
Newberry Library Chicago

N° I.

INTRODUCTION.

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

ON prie cette partie du Public qui aime les Arts & qui les encourage, de ne point juger par ces deux premiers cayers, de la partie méchanique de cette entrepriſe.

On voit aſſez que ſi le caractere en eſt ſi gros, c'eſt qu'il a fallu diſtinguer l'Introduction du reſte de l'Ouvrage.

Si le ſecond cayer eſt ſi petit, c'eſt qu'on a voulu commencer l'Abonnement avec l'année, & qu'une pareille machine eſt toujours très-difficile à monter, quand elle s'exécute, non ſous la direction des Libraires, mais ſous celle des Gens de Lettres.

On eſpere que dorénavant le Public ſera ſatisfait de tous les ſoins qu'on prend pour mériter ſa bienveillance.

Le caractere de l'Ouvrage eſt neuf. C'eſt celui de la *Vie de Seneque* que les Freres de Bure viennent de publier : quant à la groſſeur des cahiers, on ne peut la fixer, parce que cet Ouvrage n'eſt point un Journal, mais une Hiſtoire. On ſe contentera d'aſſurer les Souſcripteurs 1°. qu'on n'imprime cette Collection que pour eux : 2°. que l'Abonnement de l'année, avec

les Cartes & les Gravures, leur reviendra infiniment moins cher, que s'ils pouvoient acheter la Collection toute faite chez un Libraire.

On se propose aussi de multiplier les Gravures sans augmenter l'Abonnement, si l'Ouvrage est accueilli, & de ne point faire payer aux personnes qui souscriront, depuis l'ouverture de l'Abonnement, jusqu'au premier d'Avril, les Volumes de Supplément, dont il est parlé au commencement de cet Ouvrage.

On prie MM. les Abonnés de Paris, en attendant qu'on ouvre un Bureau à cet effet, de faire passer au Sieur *Couturier* pere, Imprimeur, aux Galeries du Louvre, l'argent de leur abonnement.

On engage MM. les Souscripteurs de la Province, de faire usage, pour cette fois, des voies qu'on leur a indiquées, & qu'ils connoissent; mais quelque soit le moyen qu'ils employeront, il est nécessaire que l'argent arrive à Paris franc de port.

A mesure qu'on recevra l'argent des abonnemens, on aura soin de délivrer les quittances.

N. B. On aura besoin, de tems en tems, de mettre sur la couverture des cahiers de pareils Avis. Il est est inutile de prévenir les Lecteurs qu'il faut les ôter, quand on *les* réunira en Volumes.

MONSIEUR,

Des Gens de Lettres qui ont besoin d'être encouragés, viennent d'ouvrir un Abonnement pour la distribution périodique d'une Histoire des Hommes.

Cet Ouvrage ne se vendra que par la voie de la Souscription.

Aucun Libraire n'a part à cette entreprise ; ainsi on peut être sûr qu'on tiendra tout ce qu'on a promis dans le Prospectus.

Si la lecture de l'Introduction ci-jointe peut vous plaire, on vous prie de remette vingt-quatre livres à la personne qui vous portera, vers le quinze de Février, le troisieme Numero de cette Histoire, vous recevrez en même-tems la quittance de votre abonnement.

A Paris, ce 30 Janvier 1779.

HISTOIRE
ANCIENNE,
OU
PREMIERE PARTIE
DE
L'HISTOIRE
DES
HOMMES.

HISTOIRE
NOUVELLE
DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE,

Réduite aux ſeuls faits qui peuvent inſtruire & piquer la curioſité.

O U

HISTOIRE
DES
HOMMES,

PARTIE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

Ouvrage enrichi de Cartes & de Planches, exécutées par les meilleurs Artiſtes.



TOME I.

A PARIS,

M. D. C. C. L X X I X.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CETTE Hiſtoire dont la vérité ſera la baſe, peut être conſidérée comme un traité de morale mis en action; elle eſt deſtinée à peindre les hommes, à les rendre meilleurs, & , s'il eſt poſſible, plus heureux.

Les hommes, dans le point de vue où je ſuis, ſont tous égaux à mes yeux; je les placerai tour à tour ſur la ſcène, & je les peſerai dans les mêmes balances.

Ce n'eſt point moi, c'eſt la nature qui a diſtribué à chaque peuple ſon rolle ſur le théatre du monde; je me propoſe d'expoſer d'abord avec franchiſe comment il l'a joué, & d'examiner enſuite dans le ſilence des paſſions, s'il l'a bien joué.

Il n'y a plus de rang parmi les

Empires quand ils ſont renverſés; comme il n'y en a point parmi les hommes quand ils ne ſont plus. Je ferai donc évanouir la frivole diſtance que le préjugé a miſe entre une ſociété de Paſteurs, que ſon obſcurité dérobe à l'envie, & une Nation brillante qui peſe ſur le monde qu'elle a ſubjugué : entre un Peuple dominateur qui a des Loix ſans mœurs, & un Peuple pacifique qui a des mœurs ſans Loix.

Cette Hiſtoire qui embraſſera tous les tems connus & tous les faits dignes de l'être, eſt donc une Hiſtoire univerſelle.

Qu'on ne m'objecte pas cette foule d'Ouvrages du même genre dont nos Bibliotheques ſont ſurchargées : il eſt vrai que les Savans ont depuis long-tems des Hiſtoires univerſelles

qu'ils peuvent consulter; mais les gens de goût en desirent une aujourd'hui qu'ils puissent lire.

On lira, je le sais, tant qu'il restera quelqu'étincelle de goût en Europe, un Discours sublime sur l'Histoire de tous les Peuples du monde, fait par l'Orateur le plus éloquent du siecle de Louis XIV; mais un Discours n'est point une Histoire; le Livre de Bossuet peut servir de péristile au monument qu'on voudroit élever à la gloire de tous les âges, mais l'édifice tout entier est encore à construire.

Quant à ces vastes Encyclopédies qu'on nous a données sous le nom d'Histoires Universelles, ce sont des monumens de patience, comme les Pyramides d'Egypte, qui étonnent

le vulgaire, mais que l'Artiſte ſe permet de dédaigner.

On a compilé laborieuſement tout ce qu'ont écrit les anciens & les modernes ſur les Annales du monde, & nous n'avons peut-être point encore d'Hiſtoire des hommes.

Qu'importe aux générations à naître le récit minutieux de tout ce qu'ont fait les générations qui ne ſont plus? Le ſpectacle uniforme des événemens ordinaires n'eſt point digne de fixer les regards; s'il eſt bon de peindre la grande machine des ſociétés, ce n'eſt pas quand elle ſuit le cours régulier de ſes oſcillations; c'eſt lorſque le frottement des paſſions humaines la dégrade, ou qu'une impulſion étrangere, en arrêtant tout-à-coup ſon mouvemens, en prépare la diſſolution.

Que m'importe aussi la vie obscure de tous ces Esclaves couronnés de l'Asie, qui n'ont existé que pour eux-mêmes? Un nom n'est point célebre parce qu'il est dans un fragment de Manethon ou de Ctesias, mais seulement quand le Prince qui l'a porté, a laissé par ses talens ou par ses crimes, une trace profonde dans la mémoire des hommes.

Que m'importent enfin toutes ces querelles savantes pour établir où étoit située la tour de Belus, à quelle Dynastie des Pharaons il faut rapporter un Thetmosis ou un Neceposos, & si le Législateur Oannes étoit un homme ou un Triton? Toute cette partie du champ de l'Histoire n'offre qu'un amas de landes; & quand à force de travaux on est parvenu à les faire disparaître, il se

trouve que le ſol cultivé ne valait pas les frais du défrichement.

minuties à supprimer

En général tous les petits événemens diſparaiſſent à une grande diſtance, ainſi que tous les petits détails de la peinture, à la coupole d'un Temple très-élevé. Alors un Tacite ne donne que de grands réſultats, comme un Correge ne peint que de grandes maſſes de lumiere.

Il y a même des époques très-reculées où les cauſes des événemens célebres doivent reſter enſevelies dans la nuit profonde qui les environne : il y a tant d'incertitude dans les circonſtances des faits les moins conteſtés des premiers âges, qu'à cet égard ils ne ſortent pas de la claſſe des problêmes hiſtoriques : & vouloir interpréter ce qu'on ne connaît qu'à force de conjectures, c'eſt

couvrir des nuages par d'autres nuages.

Qu'on ſonge que les faits de la plus haute antiquité ne ſont parvenus juſqu'à nous qu'avec la rouille des ſiecles qui les a dénaturés, & cette rouille n'a point été diſſipée par les Ecrivains qui nous les ont tranſmis, car il ne nous reſte aucun monument d'Hiſtoriens philoſophes avant l'Ere des Olimpiades.

On ne ſauroit donc, dans une Hiſtoire des hommes, trop circonſcrire le tableau de l'antiquité.

Maître de faire paſſer en revue tous les perſonnages qui ont joué un rolle, il ne faut introduire ſur la ſcene que les Héros, & laiſſer les acteurs ſubalternes derriere les couliſſes.

Ces Héros ne doivent ſe montrer

que lorſqu'ils ſont sûrs d'exciter un grand intérêt, ou de ſatisfaire une grande curioſité : car il ne faut pas croire qu'une action commune ſoit ennoblie pour avoir été faite par un Seſoſtris ou par un Ninias, & l'éclat du nom n'en impoſe pas à la poſtérité ſur la foibleſſe des événemens.

Il faut, pour conſerver l'illuſion dans ces drames antiques, que le Héros parle lui-même, & qu'on ne voie point l'Auteur l'inſpirer derriere la toile.

L'Auteur ne doit paraître que dans le cas ou le Héros n'agirait qu'en empruntant la baguette du merveilleux : alors il fera bien de deſcendre du théâtre, d'amener le ſpectateur derriere les machines, & de l'éclairer ſur les preſtiges de quel-

ques Législateurs, en lui montrant les ressorts & les contrepoids.

Quand l'âge des fables est passé, l'Historien respire : les Oannes & les Amphion abandonnent la scene : ce sont des hommes qui les remplacent, & qui viennent jouer devant des hommes.

Je touche au dernier période des Monarchies de l'Orient, & à la naissance des Républiques Grecques : c'est alors que la plume d'un Historien doit s'élever avec son sujet, & que cessant de commenter Sanchoniaton & Hesiode, il peut aspirer à être le rival de Tacite, de David Hume & de Montesquieu.

Cette grande époque touche aussi à celle de la domination Romaine, & par conséquent à la représentation du plus superbe Drame historique

qui ait été encore joué ſur la ſcène de l'univers.

Il ne faudrait point circonſcrire l'Hiſtoire de Rome ; car jamais les annales humaines n'offrirent plus d'événemens dignes d'arrêter les regards : jamais le génie ne ſe déploya avec plus de force : jamais même les talens deſtructeurs n'eurent plus de droit à la célébrité. Cette époque brillante préſente l'hiſtoire de l'homme dans ſa maturité ; dans les ſiecles antérieurs il ſemblait toucher trop à ſon berceau ; aujourd'hui, il penche peut-être trop vers ſa décrépitude.

Rome ayant peu-à-peu ſubjugué notre continent, il ſe trouve que tous les Peuples ont eu quelque rapport avec cette Capitale du monde connu : ainſi tout ſera lié dans le

tableau que je tracerai : tous les événemens s'enchaîneront les uns aux autres ; & l'unité dramatique qui ſe rencontrera dans cette partie de mon Ouvrage, y jettera un intérêt qui pourra en voiler la faibleſſe.

Il eſt d'autant plus important de s'arrêter quelque tems à l'Hiſtoire de l'ancienne Rome, que cet Ouvrage manque encore à notre Littérature ; quoique des Savans aient débrouillé le cahos de ſes antiquités ; que de grands Politiques aient développé les cauſes de ſa grandeur ; & que le génie de Polybe & de Tite-Live reſpire de tems en tems dans la compilation utile du ſage Rollin.

Si je me contente d'eſquiſſer rapidement l'hiſtoire des Monarchies antérieures à Athenes & à Rome, c'eſt qu'en géneral cette hiſtoire du monde

primitif n'a qu'une base de sable : pour l'homme qui cherche des faits & non des conjectures, elle ne commence qu'à la décadence de Babylone.

Je sais que nos Freret & nos Varron me sauraient quelque gré de dissiper les nuages qui entourent le berceau des premieres Monarchies ; mais telle est la nature des bornes que je me suis prescrites dans mon travail, que le tems que j'employerais à les dissiper serait perdu, pour la peinture du mouvement qu'elles ont imprimé au monde.

C'est Athenes conduite par l'épée d'Alcibiade & par le génie de Socrate, c'est Carthage contemporaine d'Annibal, c'est Rome République, qui méritent de fixer nos regards : voilà les époques où naissent

les Héros : c'eſt alors que le citoyen peut ſe vanter d'avoir une patrie ; c'eſt alors que la liberté d'avoir une ame à ſoi, imprime un caractere de grandeur juſques ſur les crimes des ſcélérats qui déchirent ſes entrailles.

Le but moral de cette hiſtoire de l'antiquité, ſe fera appercevoir aiſément : j'examinerai, dans le ſilence des préjugés, ſi les inſtitutions militaires des Scythes, ſi l'éloignement raiſonné de Lacedemone pour les arts, ſi le ſyſtême de conquête adopté par Rome République, ont contribué à la perfection de l'eſpece humaine ; j'oppoſerai des Héros brillans à des Sages obſcurs, la politique d'un Senat de Rois à celle d'une Horde Tartare, la morale des Légiſlateurs à celle de la nature ; je

dirai toute vérité sur le peuple dominateur & sur les peuples subjugués : la vérité ne blesse personne, quand elle ne regarde que des hommes éloignés de nous de mille lieues, ou qui vivaient il y a deux mille ans.

L'Histoire universelle des tems modernes n'a pas le charme & l'intérêt de celle de l'antiquité ; si vous en exceptez quelques momens brillans, tels que la folie héroïque des Croisades, l'avénement de Mahomet, & le regne de la Chevalerie ; tout y est d'une aridité incroyable. On dirait que pendant mille ans l'espece humaine a dégénéré sur le globe : elle ne se releve qu'au siecle des Medicis, c'est-à-dire, quand Rome emploie le pinceau de Raphaël & le ciseau de Michel-Ange, & que la dé-

couverte du nouveau Monde change tout-à-coup la balance de l'Europe.

Heureusement, pour tempérer cette aridité, nous avons un tableau des mœurs humaines depuis Charlemagne, exécuté par un des plus grands Coloristes de l'Europe; ce n'est qu'un tableau, il est vrai, du moins jusqu'à Louis XIV, & non une Histoire; mais l'ouvrage n'en est pas moins un chef-d'œuvre. On regrette de temps en temps que la fidélité y soit sacrifiée à l'intérêt; mais on ne peut se lasser d'y admirer, soit l'éloquence rapide avec laquelle on expose les faits, soit l'art d'opposer entre eux les grands hommes, soit la magie du style avec lequel le Livre est écrit; à tous ces égards, l'Ecrivain célebre qui a tracé ce tableau, a ouvert & fermé la carriere.

L'Hiſtoire moderne que nous publions ayant un objet plus vaſte que la ſeule peinture de nos mœurs, peut être entrepriſe, même après le chef-d'œuvre dont on vient de parler : on peut ajouter que dans le plan qu'on s'eſt tracé, on n'encourra pas le reproche de multiplier en Europe les Livres inutiles : on profitera des lumieres de tous les ſiecles, mais on n'imitera perſonne, & nous irons ſeuls à la gloire où à l'oubli.

Dans ce plan de faire paſſer en revue tous les Peuples du monde, il n'entre pas d'écrire l'hiſtoire de Jéruſalem & de l'Egliſe, & il nous eſt aiſé de juſtifier ce ſilence reſpectueux auprès des perſonnes qui n'ont point d'intérêt à y jetter un nuage.

L'Hiſtoire des Juifs & celle de

l'Eglise étant d'un ordre supérieur à la raison, ne peuvent être admises dans un Ouvrage, où l'on se permet de tout peser dans la balance de la raison : il ne faut pas que la philosophie expose à une critique profane des faits que la religion expose à la vénération des peuples.

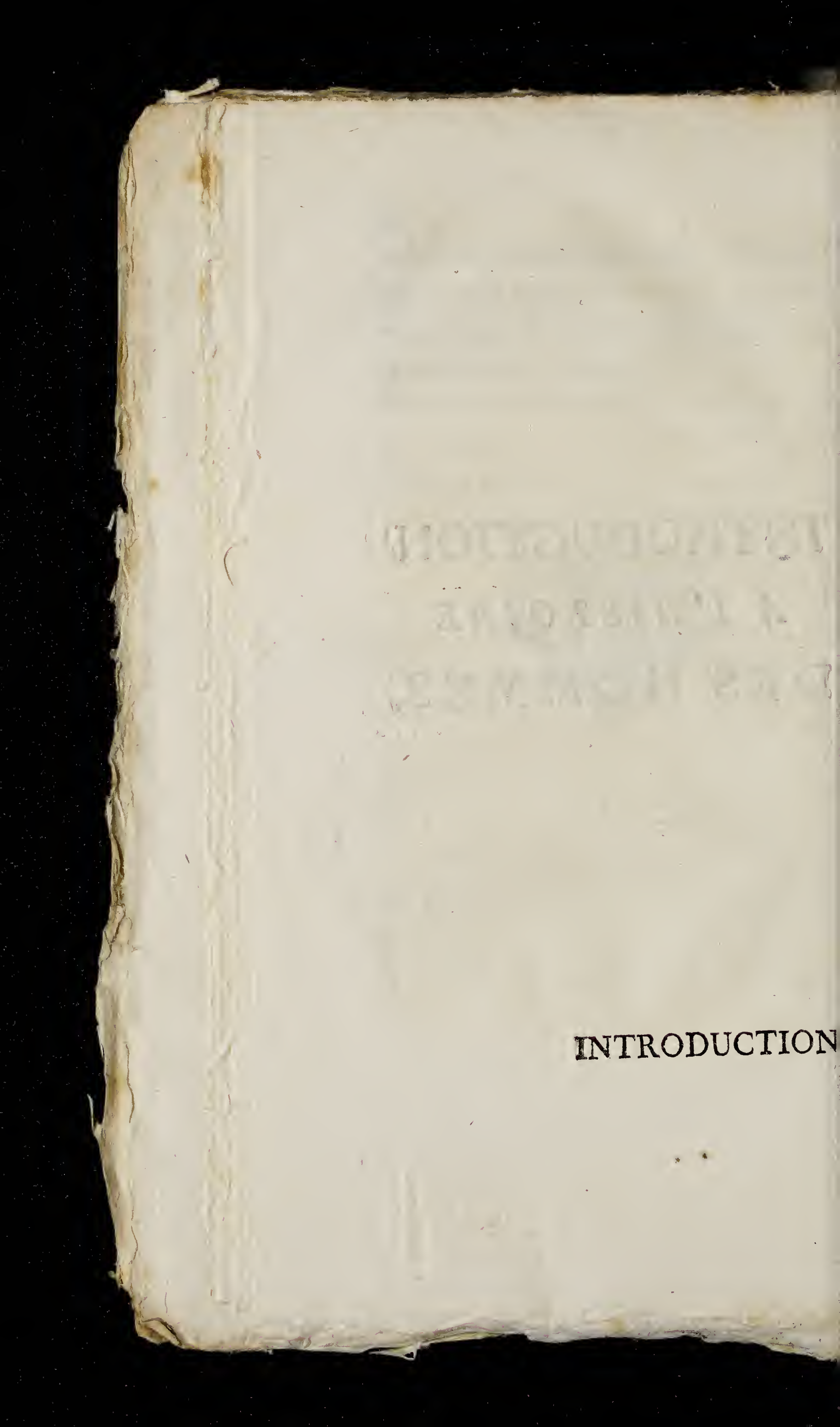
En un mot cette Histoire, exécutée par des Gens de Lettres, ne sauroit être qu'un monument de Littérature.

Cependant je ne dissimulerai point que mon Ouvrage a un but très-indépendant de tout succès littéraire. Il est destiné à rendre Dieu, la Patrie & la vertu plus chers aux hommes : si ce but est rempli, je me consolerai aisément de n'être point le Tite-Live de ma Nation :

il eſt plus doux pour moi que mon Livre ſoit dans le cœur des gens de bien, que de le voir cité dans des Annales de l'Europe.



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
DES HOMMES.



INTRODUCTION



INTRODUCTION.

OCCUPÉ pendant un grand nombre d'années de l'étude des Hiſtoriens originaux, & accoutumé à réfléchir dans le ſilence des préjugés ſur mes lectures, j'ai raſſemblé quelques idées nouvelles, & je vais les expoſer avec ce doute méthodique qui fait adopter la vérité & pardonner au paradoxe.





DES SEULES HISTOIRES
DIGNES
D'OCCUPER LES HOMMES.

A N'examiner que l'intérêt de la curioſité, il ſemble d'abord que l'hiſtoire phyſique du globe eſt la ſeule qui mérite de fixer les regards de l'eſprit humain ; il eſt beau de ſe faire une idée du Théatre mobile, ſur lequel s'operent les révolutions qui changent la face des Empires ; de s'inſtruire, ſans l'enthouſiaſme des ſyſtêmes, ſi la terre ne fut primitivement qu'un torrent enflammé auquel ſon mouvement de rotation imprima la figure d'un ſphéroïde applati vers les Poles ; d'étudier enſuite les cauſes qui ont pu

amener le séjour de la Mer au-dessus de la nouvelle planete; de parcourir l'architecture générale de ce globe, dont la charpente est soutenue par deux chaînes immenses de montagnes; de descendre dans le sein de l'Océan, pour y observer la correspondance du mouvement des corps célestes avec les oscillations régulieres du flux & du reflux, & de chercher à expliquer, soit par la théorie des vents, soit par le mouvement de la masse des mers, soit par l'effervescence intérieure du globe, les tremblemens de terre, la formation des volcans, la séparation des isles du continent & toutes ces irrégularités apparentes qui font croire à l'homme timide qu'il ne marche que sur des ruines; ces connoissances conduiraient à l'or-

ganiſation des Êtres, à leur développement ſucceſſif & à leurs métamorphoſes, & l'ouvrage qui en réſulterait, ſerait à certains égards, l'hiſtoire de la nature.

L'hiſtoire des hommes moins étendue, moins variée, demande peut-être moins le coup d'œil & la main du génie que celle de la nature, cependant elle nous eſt beaucoup plus utile; le ſpectacle des chaînes impoſées aux Peuples ſous le nom de loix, le tableau de la dégradation morale de l'eſpece humaine, & le contraſte de nos ſiecles de lumieres & de barbarie, ſont bien plus dignes d'occuper notre intelligence que des conjectures ſur le ſéjour de l'Océan au-deſſus du Caucaſe, & de vains calculs ſur la préceſſion des équinoxes.

Au reste, quelques vrais que soient ces principes, sur l'intérêt que nous avons de devenir les contemporains des grands hommes de tous les âges, pour ne point voir dégénérer le nôtre, on en a singuliérement abusé; on s'est imaginé que malgré l'obscurité de la société dont on était membre, il suffisait de vivre dans son sein pour en faire l'objet des regards de l'Univers; nos modernes ont compilé sur les ruines d'un hameau des recherches que Sanchoniaton n'auroit pas faites pour Babylone, & Tacite n'est pas si volumineux sur les annales de l'empire Romain, que les Bénédictins sur celles de l'Ordre de Cîteaux.

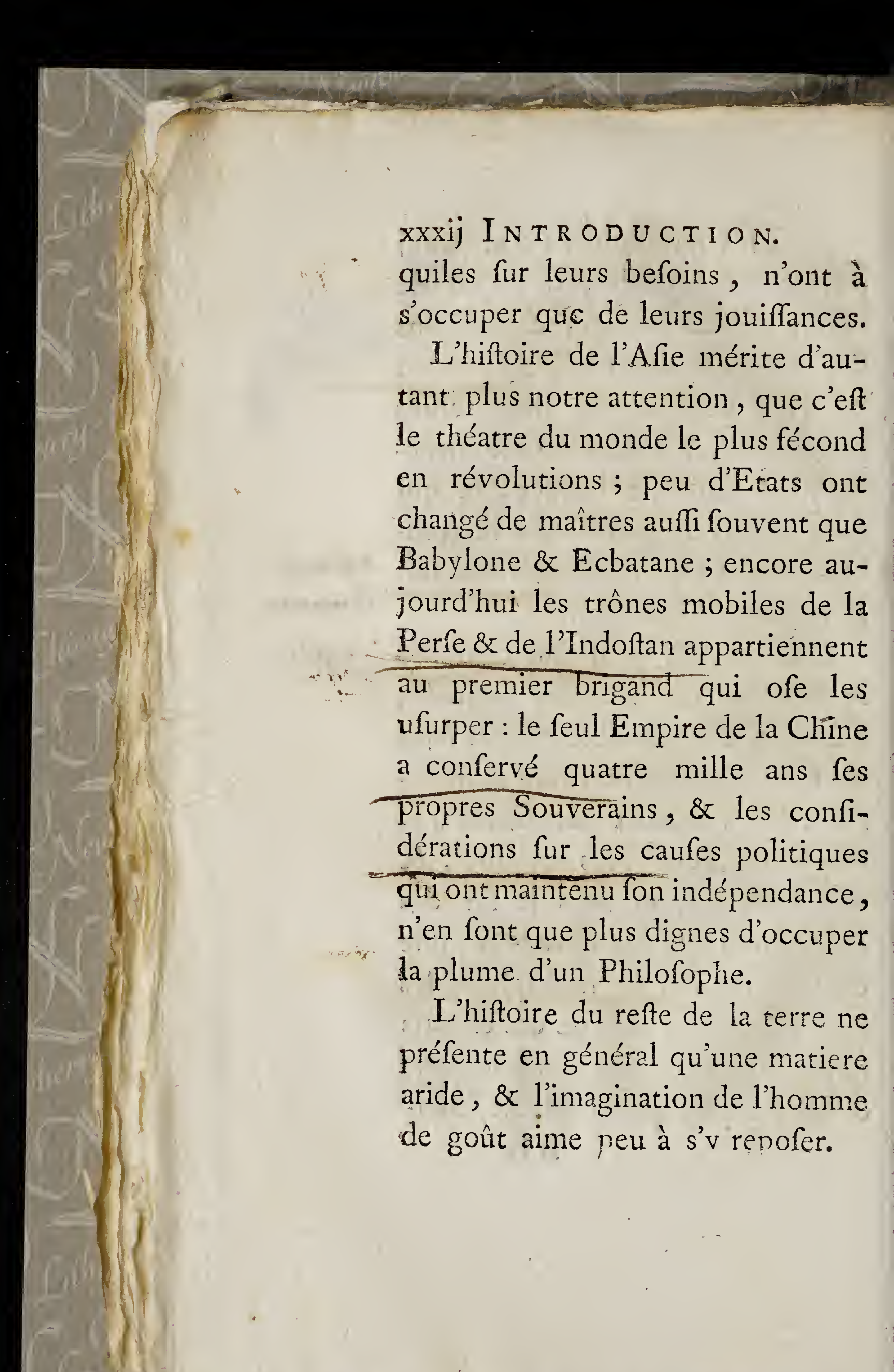
Il faut dire la vérité, quoiqu'elle humilie les hommes à qui elle parvient : depuis Bélus jusqu'à

Louis XIV, il n'y pas dix Peuples dont il convienne d'écrire l'hiſtoire; & encore dans ce petit nombre d'Empires qui ont fait époque dans les annales de la terre, il faudrait ordinairement retrancher le tems de leur formation & celui de leur décadence; car les hommes ne ſont bons à examiner, ni quand la ſtupidité en fait des ſauvages, ni quand le luxe en fait des barbares.

A l'aſpect ſeul du climat qu'un Peuple habite, on pourrait juger, s'il mérite des Hiſtoriens; ſans doute que dans ces ſables brûlans de la zone torride, où l'abondance prématurée des principes de vie ne met aucun intervalle entre la jeuneſſe des hommes & leur décrépitude, l'hiſtoire de quelques Negres iſolés eſt peu faite pour

arrêter nos regards ; il en eſt de même de ces malheureux habitans des régions voiſines du Pole, où on ne voit végéter que des plantes paraſites, où la nature ſemble anéantie neuf mois de l'année, & qui ſont moins la patrie que le tombeau des Etres dégénérés qui ont le malheur d'y naître.

C'eſt en Aſie qu'il faut chercher le berceau des grandes ſociétés ; c'eſt-là que la nature ſe montre dans toute ſa vigueur & toute ſa maturité : les végétaux néceſſaires à la vie y croiſſent ſans culture, & renaiſſent juſques ſous le fer des conquérans qui les dévaſtent ; une chaleur douce, en multipliant les ſucs générateur, fait de ces climats fortunés, la pépiniere des hommes, & les Peuples qui l'habitent, tran-



quiles ſur leurs beſoins, n'ont à s'occuper que de leurs jouiſſances.

L'hiſtoire de l'Aſie mérite d'autant plus notre attention, que c'eſt le théatre du monde le plus fécond en révolutions ; peu d'Etats ont changé de maîtres auſſi ſouvent que Babylone & Ecbatane ; encore aujourd'hui les trônes mobiles de la Perſe & de l'Indoſtan appartiennent au premier brigand qui oſe les uſurper : le ſeul Empire de la Chine a conſervé quatre mille ans ſes propres Souverains, & les conſidérations ſur les cauſes politiques qui ont maintenu ſon indépendance, n'en ſont que plus dignes d'occuper la plume d'un Philoſophe.

L'hiſtoire du reſte de la terre ne préſente en général qu'une matiere aride, & l'imagination de l'homme de goût aime peu à s'y repoſer.

L'Afrique n'a jamais eu que deux Empires policés, celui d'Egypte & celui de Carthage : aujourd'hui elle n'en a point ; le peu de ſes contrées que les feux du ſoleil n'embraſent pas, eſt dévaſté par le fléau deſtructeur du deſpotiſme.

Le nouveau monde n'offre qu'un moment brillant pour la plume d'un Tacite; c'eſt l'époque de ſa conquête.

Notre Europe elle-même n'a été, pendant un grand nombre de ſiècles, qu'une chaîne immenſe de forêts, où quelques Sauvages iſolés mangeaient du gland, ſe battaient avec les loups & ſacrifiaient des hommes.

La lumiere a dû venir du côté de l'Aſie ; auſſi la Grèce qui ſert de frontiere à cette partie du monde, ſemble-t-elle la premiere contrée

de l'Europe qui ait eu des mœurs & des loix.

Grece Des Héros Grecs vinrent fonder des Colonies en Italie ; alors la barbarie y disparut, & grace à ces nouveaux Deucalions, les pierres s'y changerent en hommes.

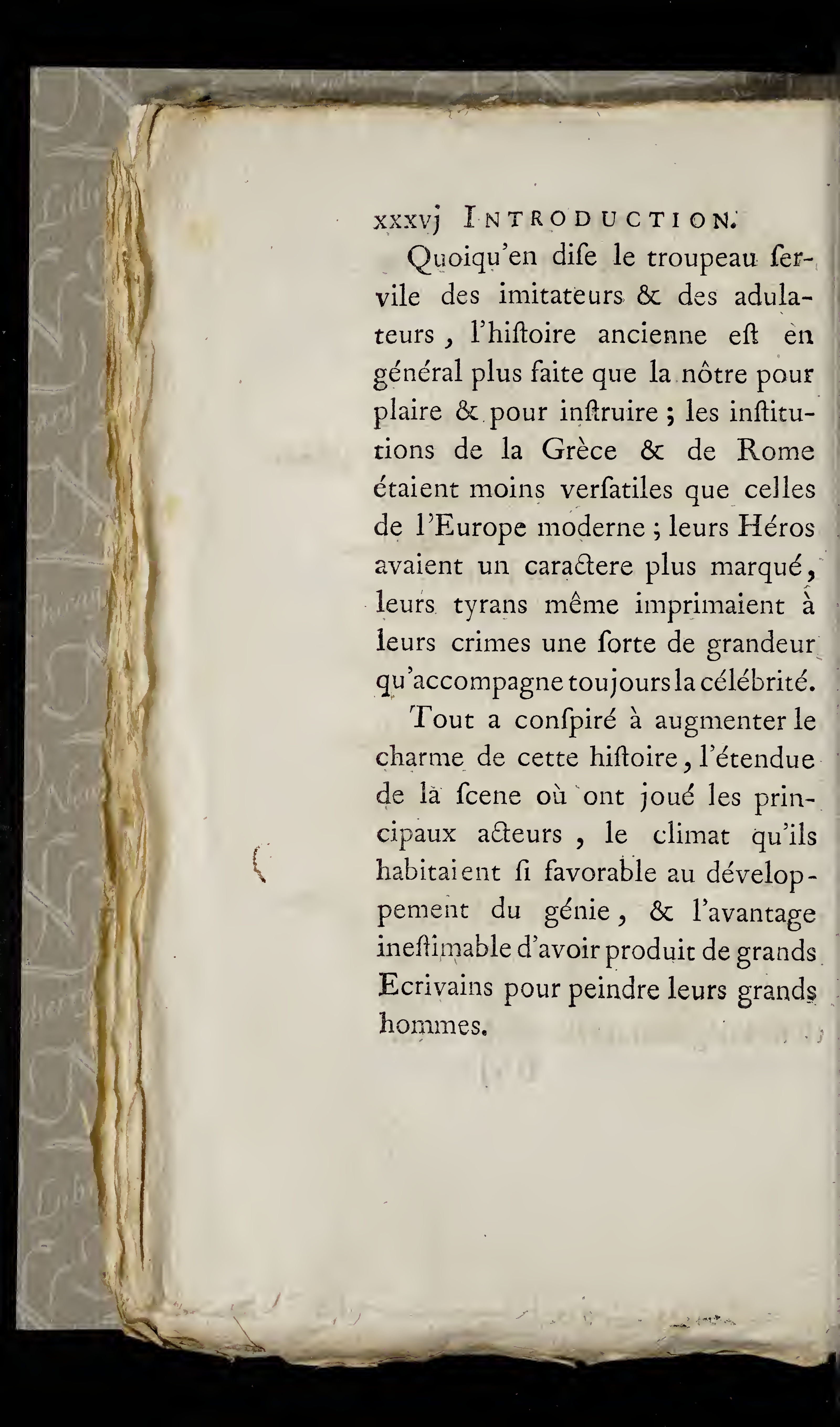
Bientôt se forma en silence cette Rome République destinée à subjuguer le monde connu, & à se faire admirer des Peuples même à qui elle ravit leur patrie.

Une nation civilisée adoucit les mœurs d'une nation barbare en la subjuguant ; aussi l'Europe, en recevant des chaînes, cessa d'être sauvage ; & la postérité des Gaulois & des Germains se sentant heureuse, fut tentée de pardonner aux Romains d'avoir égorgé ses peres.

Cependant ce n'est qu'avec une lenteur extrême que les gouverne-

mens acquierent cette ſorte de maturité qui fixe les regards des ſiecles à venir; qu'étaient la plupart des Royaumes de l'Europe il y a trois cens ans? On a écrit les annales de la France depuis Pharamond, mais pour tout homme qui n'eſt pas Français, c'eſt à Louis XI que commence ſon hiſtoire.

Je deſirerais en général qu'on lût l'hiſtoire dans le même eſprit qu'on doit l'écrire; qu'on ne ſuppoſât pas qu'une nation a toujours été la premiere de l'Europe, parce qu'elle l'eſt devenue; qu'on ne louât pas d'anciennes loix adoptées par l'ignorance & interprétées par le deſpotiſme, parce que ces ignorans ont été nos peres & ces deſpotes nos Souverains, & qu'on ne mît pas le patriotiſme à dégrader la raiſon & la vertu.



Quoiqu'en diſe le troupeau ſervile des imitateurs & des adulateurs, l'hiſtoire ancienne eſt en général plus faite que la nôtre pour plaire & pour inſtruire ; les inſtitutions de la Grèce & de Rome étaient moins verſatiles que celles de l'Europe moderne ; leurs Héros avaient un caractere plus marqué, leurs tyrans même imprimaient à leurs crimes une ſorte de grandeur qu'accompagne toujours la célébrité.

Tout a conſpiré à augmenter le charme de cette hiſtoire, l'étendue de la ſcene où ont joué les principaux acteurs, le climat qu'ils habitaient ſi favorable au développement du génie, & l'avantage ineſtimable d'avoir produit de grands Ecrivains pour peindre leurs grands hommes.

DU SCEPTICISME

RAISONNÉ DE L'HISTOIRE.

UNE ſeule conſidération pourrait affoiblir l'idée que je me forme des anciennes annales de Babylone, d'Athenes & du peuple Romain : c'eſt que dans le prodigieux éloignement où nous ſommes de ces ſiecles fertiles en merveilles, il nous eſt preſqu'impoſſible d'écarter les nuages qui nous cachent la vérité : le flambeau de la critique s'éteint à une diſtance de trois mille ans, comme au-delà de notre ſyſtême ſolaire, la parallaxe des étoiles fixes manque aux Aſtronomes, pour calculer leurs diſtances.



L'unique reſſource qui ſemble alors reſter à la raiſon, eſt de ſuppoſer que l'homme qui vivait il y a quarante ſiecles, n'eſt qu'une machine modifiée par les événemens, & qui reſſemble en tout à l'homme du ſiecle où nous vivons; ſous ce point de vue, un écrivain tel que Montagne ou Moliere qui connoîtrait parfaitement le cœur humain, composerait ſans livres toute l'hiſtoire de l'antiquité, & la vérité ſe peſerait alors au poids de la vraiſemblance.

Fontenelle en partant d'un autre principe, était parvenu au même réſultat: il s'imaginait que la nature humaine étant par-tout compoſée d'une doſe égale d'ignorance, de crédulité, d'orgueil, de probité & de bon ſens: en tirant les fils qui font mouvoir les principaux

acteurs qui jouent sur la scene du monde, on calculerait toujours, sans se tromper, leur opérations, & qu'ainsi le Philosophe qui n'aurait entendu parler d'aucun évenement, devinerait toute l'histoire passée & toute l'histoire à venir, ce qui réduirait à un petit volume, les collections immenses qui composent nos bibliotheques.

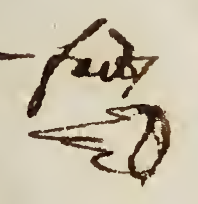
Mais ce raisonnement est plus brillant que solide; partir d'une cause générale pour deviner tous les résultats possibles, n'est pas la marche d'une intelligence aussi bornée que la notre; le procédé de la synthese peut convenir à ce visionnaire sublime de Descartes qui créait les mondes avec sa matiere subtile & sa matiere cannelée, mais non au Philosophe éclairé qui fait par-

ler les générations qui ne ſont plus, pour l'inſtruction des générations qui ſont à naître.

L'hiſtoire n'eſt point un roman moral, & les annales de Rome, de Pekin & d'Ecbatane, ne doivent pas être confondues avec Telemaque ou la Cyropédie.

Où en ſerions nous, ſi les Deſpotes ſe perſuadaient que tout ce que nous ſavons des anciennes révolutions qui ont changé la face du globe, n'eſt que le fruit de l'ima ination exaltée des Philoſophes? Tous ces dangers qui environnent le trône d'un Cambyſe ou d'un Néron, leur paroîtraient de frivoles épouventails, & devenus ſcélérats par théorie, ils ajouteraient un ſixieme ſens aux cinq inſtrumens de tyrannie que leur a donnés la nature.

La baſe de l'hiſtoire comme celle de la philoſophie, eſt l'étude des faits ; c'eſt à les diſcerner que conſiſte la ſaine critique ; c'eſt à les peindre que doit être employée la vraie éloquence.



Examinons ſuivant ces principes une des époques les plus mémorables de l'hiſtoire de ce globe.

Alexandre a exiſté ſans doute ; les traces de ſes conquêtes ſont empreintes ſur tous les monumens de l'univers ; ainſi l'opinion de quelques Brames, qu'il n'y a jamais eu de Héros de ce nom, ne mérite pas même d'être réfutée.

Il n'y a rien de plus authentique que ſes victoires d'Iſſus & d'Arbelles, ſa conquête de Tyr & les chaînes qu'il impoſa à la Grèce, ſous prétexte de la venger ; tous

ces événemens ſe paſſaient dans un ſiecle éclairé par les arts & ſous les yeux de peuples jaloux de ſa grandeur & intéreſſés à l'affoiblir ; on en faiſait mention dans les annales d'Athenes, à ſa tribune aux harangues, & juſques ſur ſon théatre ; il étoit difficile au Pyrrhonien le plus audacieux, de détruire la conviction qui réſultait de ce concert unanime des Thucydide de ſa patrie, de ſes Demoſthene, & de ſes Ariſtophane.

Alexandre porte ſes conquêtes dans cet Indoſtan qui n'était encore connu de notre Europe, que par les viſites de quelques Sages de la Grèce à des Gymnoſophiſtes, & ici l'hiſtoire du Héros commence à ſe couvrir de nuages.

J'ouvre les livres de Quinte-

Curce & d'Arrien, qui parlent de cette expédition mémorable ; & leur récit ne fait qu'ajouter une nouvelle force à mon Scepticisme.

Je reconnais que les noms qu'ils donnent aux villes de l'Indostan & à ses Rajahs, n'ont pas la moindre analogie avec la langue des Gentoux.

Je les vois partageant l'Inde entre une foule de Princes indépendans, & il est démontré que dans le période de la conquête d'Alexandre, toute cette partie de l'Asie étoit soumise à un Souverain de la maison de Succadit ; on ne peut même fixer aucune époque depuis l'obscur Brama jusqu'au trop célebre Koulikan, où l'Inde ait secoué le joug de ses Despotes.

Les Historiens d'Alexandre ont prêté à Porus une armée formi-

dable, & des mots ſublimes; mais le ſage Hollwel, le ſeul des Européens qui ait vu l'Inde en philoſophe, déclare que le nom de Porus eſt parfaitement inconnu dans l'Aſie (a). Sa défaite par les Macédoniens, ſemble à cet égard, un drame d'imagination dont le Poëte a inventé juſqu'aux noms des perſonnages.

Au reſte, il n'en eſt pas d'Alexandre comme de Porus; ſon nom eſt cité ſur les bords de l'Indus & du Gange, & les Brames y appel-

---

(a) Voyez *événemens hiſtoriques du Bengale*, traduction Françoiſe, Tom. II, chap. 4. Hollwel avoit paſſé trente ans dans l'Inde, & c'étoit des Brames de Benarès qu'il avoit appris à rectifier nos idées ſur l'hiſtoire des Gentoux & ſur leur Théologie.

lent ce Héros Kooneah, mot Indien qui ſignifie un brigand; ainſi malgré tous les menſonges des Hiſtoriens, on ne peut révoquer en doute que le vainqueur de Darius n'ait traverſé une partie de l'Inde en Conquérant, dans l'intervalle de la bataille d'Arbelles & de ſon entrée triomphante à Babylone.

C'eſt avec ce ſcepticiſme raiſonné qu'il faut étudier l'hiſtoire d'Alexandre.

Mes principes ſur les Héros de l'antiquité, ſont les mêmes par rapport à ſes Hiſtoriens.

Il eſt dangereux de tout expliquer & de tout infirmer dans le fameux fragment qui nous reſte de Sanchoniaton.

Hérodote, veridique ſur la Grèce, 
a pu ſe tromper ſur la Perſe, &

Ctesias, véridique sur la Perse, a pu se tromper sur la Grèce.

Depuis deux siecles, les Savans se partagent sur l'idée que nous devons avoir des Historiens de l'antiquité ; l'enthousiaste se fonde sur leur génie, pour s'aveugler sur leurs erreurs : le critique calcule leurs erreurs, pour rabaisser leur génie ; l'homme juste rend hommage à leur génie, reconnoît leurs erreurs & pese leur autorité.

Quand même il seroit vrai qu'Accurse a corrigé cinq mille fautes dans Ammien Marcellin (*a*) & que Luc de Holstein a pu montrer huit mille faussetés dans les Annales de

(*a*) Voyez Nicolo Toppi, *Bibliotheca Napoletana*, pag. 206.

Baronius (*a*), je n'en conclurrais pas qu'il faut mettre les ouvrages de l'Hiſtorien de Rome & de ſon Cardinal, au rang de l'Odyſſée d'Homere & de l'hiſtoire des Sevarambes.

Un Savant du ſiecle dernier, pour montrer ſon érudition, avoit imputé à Valere Maxime, de confondre ſans ceſſe dans ſa compilation hiſtorique, les tems, les perſonnes & les lieux: Perizonius perſuadé qu'un ancien ne pouvoit avoir tort contre un critique du dix-ſeptieme ſiecle, ſe chargea de défendre ſa mémoire; mais n'oſant accuſer ſon adverſaire d'impoſture, il ſe contenta de juſtifier Valere Maxime,

(*a*) Préface de *l'hiſtoire de Grégoire le Grand*, par le Jéſuite Maimbourg.

en lui cherchant d'illuſtres complices; dans cette vue il expoſa au public une foule d'erreurs qu'il avoit puiſées dans les ouvrages de Polybe, de Tite-Live & de Plutarque (*a*). Il s'éleva alors un grand ſcandale dans la république des lettres; on ne put pardonner au défenſeur des anciens, d'avoir ſans y penſer, renverſé leurs autels; le ſiecle de Louis XIV ſe crut un moment le premier des ſiecles, & Boileau irrité alla faire une nouvelle épigramme contre Fontenelle.

Il n'y a point d'hiſtoire ſoit ancienne ſoit moderne, qui ne prête à la fois, à l'éloge & à la critique; il faut y chercher la vérité, n'en

(*a*) Voyez *Animadverſiones hiſtoricæ*, édition d'Amſterdam de 1685.

point adopter les erreurs, & ſurtout ne faire d'épigrammes contre perſonne.

Le Pyrhoniſme abſolu ni l'enthouſiaſme, dans la recherche des faits hiſtoriques, ne ſont bons à rien; il ne faut ni tout rejetter, ni tout croire, il faut examiner.

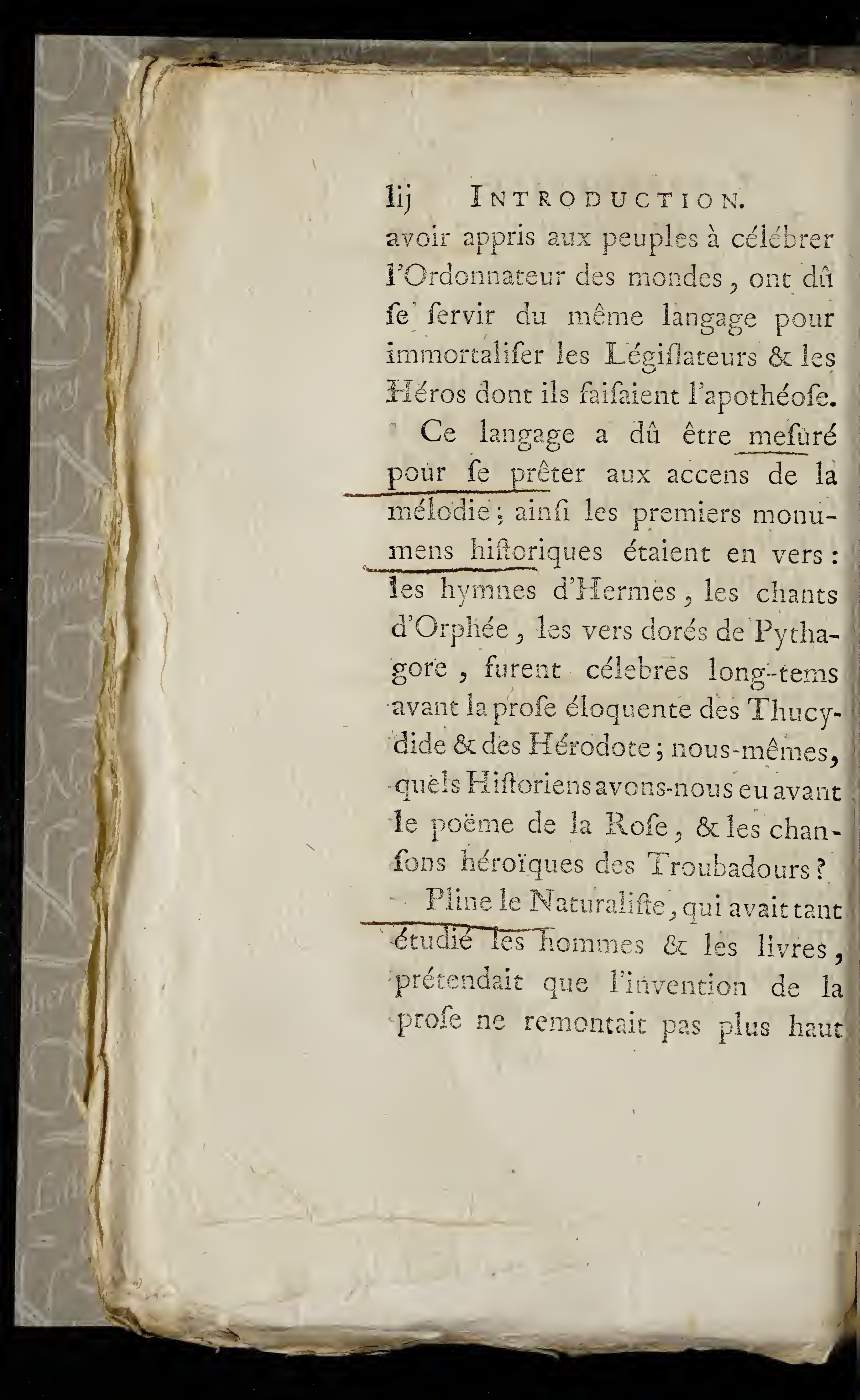


DES PREMIERS MONUMENS *HISTORIQUES.*

IL faut chercher les premiers monumens hiſtoriques dans les hymnes religieuſes que les Prêtres des différens cultes ont conſervées ; il eſt certain qu'à la naiſſance des ſociétés, avant que le beſoin eût appris à fixer ſes penſées ſur la cire ou ſur le papyrus, la mémoire de ces grands événemens où l'homme ſe trouvait aux priſes ſoit avec l'homme, ſoit avec la nature, n'a pu ſe conſerver que dans les chants ſacrés où il exprimait ſa reconnoiſſance ; notre hiſtoire dans cette enfance du monde, eſt conſignée dans notre correſpondance avec la divinité.

Les Prêtres doivent donc être regardés comme les premiers Hiſtoriens des nations; tels furent les Mages en Orient, les Druides chez les Celtes, les Scaldes chez les anciens Scandinaves, & cette foule de Sybilles qui ſe ſont joué de la crédulité de l'Italie, avant qu'il y nâquit des Philoſophes.

Ce qui met cette idée à l'abri de toute eſpece de ſcepticiſme, c'eſt qu'on a long-tems chanté les loix avant de les écrire; cet uſage ſubſiſtait même chez certains Cannibales Aſiatiques du tems d'Ariſtote : & les Cannibales d'Europe que commandaient il y a quelques ſiecles, les Pizarre & les Cortez l'ont retrouvé au nouveau monde; or les chants hiſtoriques ont dû naître des chants religieux; les Prêtres après



avoir appris aux peuples à célébrer l'Ordonnateur des mondes, ont dû ſe ſervir du même langage pour immortaliſer les Légiſlateurs & les Héros dont ils faiſaient l'apothéoſe.

Ce langage a dû être meſuré pour ſe prêter aux accens de la mélodie; ainſi les premiers monumens hiſtoriques étaient en vers: les hymnes d'Hermès, les chants d'Orphée, les vers dorés de Pythagore, furent célebres long-tems avant la proſe éloquente des Thucydide & des Hérodote; nous-mêmes, quels Hiſtoriens avons-nous eu avant le poëme de la Roſe, & les chanſons héroïques des Troubadours?

Pline le Naturaliſte, qui avait tant étudié les hommes & les livres, prétendait que l'invention de la proſe ne remontait pas plus haut

qu'à Phérecyde, contemporain de Cyrus (*a*); Pline a tort sans doute, car Moyse, Eumelus & Sanchoniaton sont antérieurs à Phérecyde; mais ce texte démontre du moins la prodigieuse antiquité des hymnes; il prouve que les hommes chanterent leurs Dieux & leurs Héros plusieurs siecles avant de savoir écrire.

Quelques descendans des Celtes, ennemis-nés de l'harmonie, ont cependant tenté d'effacer du nombre des Poëtes les premiers Histo-

(*a*) *Prosam orationem condere instituit*, dit ce grand homme : *Histor. Natural.* Lib. 7, cap. 56. Il est vrai que dans un autre texte, il attribue le même honneur à Cadmus; mais cette contradiction apparente s'explique, lorsqu'on observe, que l'un appliqua la prose à la Philosophie, & l'autre à l'Histoire.

riens ; ils ont dit qu'on écrivait d'abord par verſets , & que comme chacun renfermait une ligne, il fut aiſé de les confondre avec des vers.

Mais comment un homme auſſi éclairé que Pline , auroit-il pu prendre une ligne de proſe pour un vers ? N'eſt-ce pas le rythme dans une langue harmonieuſe, & la rime dans une langue barbare qui conſtituent le méchaniſme du vers ? Et quel rapport pouvait-il y avoir entre un verſet de la Loi des douze Tables & un vers de Virgile ?

On cite en preuve le Pantateuque de Moyſe, qu'on ſuppoſe avoir été écrit originairement en verſets d'une ligne ; mais ce fait ſemble phyſiquement impoſſible ; car on lit des verſets dans la Géneſe & dans

le Deuteronome qui équivaudraient pour l'étendue à quatre vers héxametres : aussi l'hypothese que je combats n'a d'autre autorité que le Talmud de Babylone.

On croit encore expliquer par ce systême un autre texte de Pline, où il est dit que les Ouvrages de Zoroastre renfermaient deux millions de vers (a) ; mais la difficulté tombe sur le nombre des écrits du Législateur de la Bactriane, plutôt que sur le style mesuré dans lequel ils sont écrits ; deux millions de versets ne sont pas moins faits que deux millions de vers, pour effrayer l'imagination du Philosophe.

Le pesant Diogene Laërce a pris la peine de compter dans les Œuvres

(a) *Histor. Natural.* Lib. 3, cap. 1.

d'Ariſtote 449270 verſets (*a*) : en conclura-t-on que le Précepteur d'Alexandre eſt un Poëte auſſi volumineux que notre Chapelain ou l'ancien Zoroaſtre ?

Laiſſons aux premiers Hiſtoriens la gloire (ſi c'en eſt une,) d'avoir rendu eu vers groſſiers les exploits groſſiers de leurs Héros. L'autorité de ces Poëmes, quand ils ſurvivent à leurs Auteurs, eſt ſi faible, que le ſceptique n'a pas beſoin de déraiſonner pour l'anéantir.

Les progrès de l'induſtrie naiſſante ſont ſi lents ; il y a ſi loin de l'art de rendre des idées fugitives dans un langage meſuré, à celui de les fixer pour les rendre durables, qu'il dût s'écouler pluſieurs

---

(*a*) *In vitâ Ariſtotelis.*

ſiecles entre l'inventeur de l'hiſtoire chantée, & l'inventeur de l'hiſtoire écrite : la tradition orale fut alors le dépôt des grands événemens ; mais embellis par l'imagination de ceux qui les tranſmettaient, défigurés par la crédulité des autres, ils ne durent parvenir à la ſeconde génération que pour l'égarer au lieu de l'inſtruire.

Cet âge de la poéſie non écrite fut fécond, ſans doute en merveilles ; chaque Chef d'une Horde ſauvage y devint un dieu bienfaiſant, ou un génie deſtructeur : ces nouveaux Dieux ne parlerent que par oracles, & c'eſt à cette époque que je voudrais fixer la naiſſance de la mythologie.

Enfin, le haſard plutôt que le génie fait découvrir l'art de fixer

la penſée ſur l'airain ou ſur la cire (*a*); alors l'eſprit humain fait un pas de géant : la vérité eſt moins étouffée par les merveilles qui l'entourent, les dieux parlent moins, & les Rois ne ſont plus que des hommes.

L'écriture naiſſante dut être cependant très-informe ; on ſe contenta de peindre groſſiérement les faits qu'on voulait repréſenter, & la réunion de ces tableaux conſtitua une eſpece d'hiſtoire.

(*a*) On n'a jamais avancé que des conjectures ſur l'Inventeur de l'art d'écrire ; ce qui nous reſte des Savans ſur cette queſtion, n'eſt gueres que l'hiſtoire de leurs querelles : voyez, ſi vous en avez le courage, Polydore Virgile, *de rerum inventoribus*, lib. 1, cap. 6. Athanaſe Kircher, *in œdipo Ægyptiaco*, Tom. II, claſſ. 2, cap 1; Etienne Morin, *de linguâ primœvâ*; exercit. ſecunda *de Litteris*, Samuel Bochart, *Chanaan*, lib. 1, cap. 20, & c.

Bientôt l'imagination ajouta une bordure à ces tableaux ; on voulut tranſmettre à la poſtérité des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens, & on inventa les ſymboles ; deux colombes qui ſe baiſent déſignerent la génération des êtres ; un vieillard qui moiſſonne ſans ceſſe fut le type du tems, & un ſerpent qui ſe mord la queue, fut regardé comme l'image de l'éternité.

Obſervons que l'hiſtoire en tableaux, malgré ſa groſſiéreté, eſt un monument bien plus authentique que l'hiſtoire en ſymboles ; il n'y a pas deux manieres de peindre des objets purement phyſiques, tels qu'un Roi qu'on met ſur le trône, une ville qu'on bâtit, un fleuve qui ſe déborde ; mais la peinture d'un objet purement intellectuel

dépend de l'imagination de celui qui le deſſine, & ſon explication du caprice de celui qui l'interprete; un vieillard armé d'une faulx, pouvait être originairement le génie de la guerre qui détruit les êtres avec fracas, auſſi bien que le tems qui le détruit en ſilence; un ſerpent qui ſe mord la queue, pouvoit repréſenter la révolution conſtante & uniforme des ſaiſons, encore plus que l'idée vague & trop philoſophique de l'éternité.

Ces principes n'ont point été connus des Savans qui ont voulu lever un coin du rideau qui nous cache l'hiſtoire de l'ancienne Egypte; ils ont expliqué avec la même aſſurance les tableaux de Memphis & ſes hyéroglyphes: voilà pourquoi leurs Ouvrages, qui d'ailleurs nous

étonnent par la profondeur des recherches, font inutiles pour la perfection de l'Hiftoire & les progrès de la raifon (*a*).

Nous avons une hiftoire originale du Mexique en foixante-trois planches, qui donne une idée de fes mœurs, de fes loix, de fon culte & de fes conquêtes. Cette hiftoire eft partie en tableaux & partie en hyéroglyphes (*b*); elle con-

(*a*) Je ne fors point de mon étonnement, quand je vois la marche aifée qu'affectent les Huet, les Pluche, les Jablonski & les Warburton, dans l'interprétation qu'ils nous donnent des antiquités Egyptiennes; un Prêtre d'Hyeropolis dans fa chaire dogmatifa avec moins d'affurance fur les fymboles qu'il avait lui-même créés; moins ces Savans témoignent de défiance fur leurs fyftêmes, plus ils l'infpirent à ceux de leurs lecteurs qui font en état de les juger.

(*b*) Un Gouverneur du Mexique l'acheta avec

firme parfaitement mes conjectures sur les premieres annales des sociétés naissantes : en vain dirait-on, que dans ce monument, l'histoire du Mexique ne remonte pas au-delà de l'an 1524 de l'ère vulgaire ; il est certain que le nouveau monde était à cette époque ce que fut l'ancien il y a soixante siecles ; ce continent était habité par des peuples neufs, tels que les navigateurs viennent d'en découvrir aux terres Australes.

hieroglyphy Les Hyéroglyphes isolés ne sont bons qu'à amuser l'imagination oisive des Philosophes. Quel fondement

---

l'interprétation Mexicaine qu'on traduisit en Français, & qui parut à Paris, chez Cramoisy, en 1673 : l'Ouvrage eut peu de succès, il est meilleur à citer qu'à lire.

peut-on faire ſur ces inſcriptions ſymboliques qu'on a trouvé gravées ſur des vaſes, des tombeaux & des pyramides, quand elles ne ſont appuyées, ni par l'écriture en tableaux, ni par l'écriture en caracteres ? Vous voyez ici Oſiris, Horus & Typhon, me dit un Antiquaire; un Hiſtorien ſurvient, & me raconte la vie de ces perſonnages, qu'il ſuppoſe avoir regné avant les premieres Dynaſties des Rois d'Egypte; je lis enſuite Plutarque, & j'y vois avec ſurpriſe, que tous les malheurs du prétendu Roi Oſiris déſignent l'état d'inertie du globe inculte & inhabité; que la défaite du monſtre Typhon marque la retraite de la mer, & que la victoire d'Oſiris & d'Horus ne peint que la terre deſſéchée, & développant ſes ſucs

générateurs pour former le réveil de la nature (*a*).

Il y a cependant, je l'avoue, un petit nombre d'hyéroglyphes, qui étant adoptés généralement par tous les peuples indigenes, ne sauraient prêter au caprice de ceux qui les interpretent; tel est le fameux Phallus, l'emblême de la génération des êtres, qui rappella long-tems aux hommes la reconnoissance qu'ils devaient à la divinité, pour avoir fécondé la nature (*b*); tel est le Lingam plus expressif encore, en ce qu'il représente les deux organes sexuels entrelassés; de pareils

(*a*) Voyez dans les *Œuvres morales* du bon Plutarque, le traité *de Iside & Osiride.*

(*b*) C'est ainsi que s'exprime Diodore Sicile, *Histor. univers.* lib. 1.

hyéroglyphes ne varierent point pour l'explication, parce que les peuples primitifs de l'Asie en firent un objet de culte religieux. Malheureusement quand les grandes sociétés se policerent, l'imagination oisive travailla sur ces symboles sacrés ; le Phallus porté en procession, le Lingam exposé dans les Temples ne furent plus que des types obscenes de la jouissance, & une jeune indienne ne put plus lever les yeux vers le ciel qu'elle implorait, sans s'exposer à perdre sa virginité.

Enfin de l'écriture hyéroglyphique, on passa à l'écriture par caracteres : dès lors la pensée de l'homme fût fixée, & le Philosophe put écrire l'histoire.

CAUSES
DE L'INCERTITUDE
DES PREMIERES ANNALES.

DISTINGUONS avec ſoin l'hiſtoire des ſociétés naiſſantes, de celles des ſociétés formées; l'une donne les cauſes, & l'autre inſtruit des effets; mais quelles ſont les cauſes de cette foule d'inſtitutions puériles, d'uſages ridicules, de loix barbares qui déshonorent dans les deux mondes l'intelligence humaine? Après les plus profondes recherches, on eſt contraint d'avouer que ſi nous ſommes vils, abſurdes ou féroces, c'eſt parce que nos peres l'ont été.

L'organiſation, le beſoin de ſe nourrir, de ſe vêtir, de jouir, donnent à tous les hommes un premier caractere de reſſemblance : mais ce caractere ſe modifie, dès qu'ils ſe forment en ſociété ; alors naiſſent mille beſoins factices qui, en les rendant faux & inconſéquens, alterent leur reſſemblance originelle.

Un des beſoins factices d'un peuple nouveau, eſt l'ambition de paſſer pour avoir toujours été : il n'y en a preſque point qui n'ait eu l'ambition de ſe dire autochtones, & ce premier nuage jetté ſur ſon origine, détruit toute l'autorité de ſes premieres annales.

Qu'entend-on par un peuple autochtone ? Les hommes naiſſent-ils de la terre qu'ils habitent, comme

l'oranger qui les nourrit, ou le cedre qui leur fournit de l'ombrage ?

Si quelque nation pouvait prétendre au titre d'autochtone, ce ferait peut-être celle qui, féparée des autres par de vaftes mers, paroîtrait ifolée au milieu du globe, fans qu'on pût affigner une époque pour fa premiere conquête? On peut mettre dans cette claffe l'ancienne Atlantide, le nouveau monde & les terres Auftrales.

Je conçois par la même raifon que des peuples de notre continent, tels que les Arabes qui, de tems immémorial, habiteraient une contrée inabordable aux Colonies, à caufe des vaftes déferts qui l'entourent, pourraient excufer la vanité nationale qui les feraient afpirer au titre d'autochtone.

Enfin je jetterais un voile ſur la témérité des premieres ſociétés qui ſe formerent dans les climats les plus élevés du globe, lorſqu'elles ſe dirent indigenes. Il eſt certain que les premiers habitans de la terre deſſéchée durent ſe trouver ſur le ſommet des montagnes ; l'Hiſtoire même, en y plaçant la tige des nations connues, ſemble favoriſer cette prétention : c'eſt des ſommets du Songari, comme nous le verrons dans la ſuite, que deſcendirent les Tartares & les Chinois qu'ils ont ſubjugués ; les nations de l'Indoſtan viennent des hautes montagnes du Tibet & de Cachemire, & c'eſt du Taurus & du Caucaſe que tirent leur origine les Phrygiens, ainſi que les ſuperbes habitans de Ninive & de Babylone. Il

faut pardonner aux peres des nations la frivole vanité de s'être crus eux-mêmes ſans peres.

Mais comment un Egyptien, un Celte ont-ils pu aſpirer au titre d'autochtone ? Eſt-ce dans les fanges du Delta, ou dans les forêts immenſes de la Germanie & des Gaules que l'homme primitif a pu éclorre ? Il a fallu creuſer un lit au Nil avant d'habiter les plaines qu'il arroſe ; il a fallu abattre nos forêts & défricher nos bruyeres avant de nous faire une patrie : le fils de la terre, né foible & ſans induſtrie, aurait été à ſon berceau la proie des loups de la Celtique, ou des crocodiles de la baſſe Egypte.

Il en eſt des peuples comme des individus dans les états qui ont adopté le préjugé utile de la nobleſſe ;

les uns ont commencé par des Colonies, comme les autres par la roture. Les plus heureux dans leur vanité ſont ceux qui ont jetté le plus de nuages ſur la tige de leur généalogie.

Lors même que les nations ont commencé à s'éclairer, leurs Hiſtoriens, en ceſſant de les dire autochtones, leur ont attribué une antiquité dont rien ne pallie l'extravagance. S'il en fallait croire les Phéniciens, contemporains d'Alexandre, leur République de brigands ſubſiſtait depuis trente mille ans; les Babyloniens, au rapport de Béroſe, avaient des obſervations aſtronomiques qui remontaient à quinze mille ſiecles (*a*). Les Egyptiens

(*a*) Beroſe dans Syncelle, pag. 17, 28, 30 & 38.

avant les onze mille trois cens quarante ans qu'ils donnaient à la durée de leurs dynasties, assuraient qu'ils avaient été gouvernés pendant des millions de siecles par des dieux (*a*). Les peuples de l'Indostan, non moins fiers, prétendent encore avoir subsisté en corps de nation quinze millions cent quinze mille cent quatre-vingt quinze ans (*b*). Au reste ce délire de la vanité humaine n'a jamais troublé

Depuis le déluge seul, ce Peuple comptait 86 Rois, qui avaient regné dans la Chaldée 30404 ans. Voyez Alexandre Polyhistor, *ibid.* pag. 78.

(*a*) Pomponius Mela avouait qu'il était convaincu de la certitude des annales de l'Egypte, du moins depuis 13000 ans, *lib.* 1, *cap.* 9.

(*b*) Voici le calcul tel que les Missionnaires l'ont consigné dans les *Lettres édifiantes.*

» Le premier âge a duré 1728000 ans : c'est

la terre ; chaque peuple a eu la liberté de faire ſon arbre généalogique, & aucun d'eux n'a ajouté au ridicule de ſes prétentions la démence barbare de les ſoutenir au prix du ſang des hommes.

A la manie d'avoir toujours été, les grands peuples ont joint celle d'avoir toujours paru avec éclat ſur la ſcene du monde : il n'y en a point qui ait conſenti à paſſer par

---

» alors que fut formé le Dieu Brama. Les hommes » étaient des géans, & vivaient 400 ans.

» Le ſecond âge a duré 1296000 ans : les » hommes virent alors abreger leur taille, & » ne vécurent plus que trois ſiecles.

» L'intervalle du troiſieme âge a été de 8064000 » ans ; on n'y vécut que 200 ans.

» Le quatrieme eſt celui où nous vivons, » & il s'en eſt déja écoulé 4027195 ans. Voyez le Pere Lalane, *Lettres édifiantes*, Tom. X pag. 33.

le période de l'enfance, pour parvenir à celui de la maturité; tous ont voulu ſortir armés comme Pallas du cerveau de Jupiter.

Ce délire national a beaucoup contribué à pervertir les premieres annales des grandes ſociétés : auſſi quand le Philoſophe a vu que les Oſiris, les Romulus & les Sammonocodom étaient des Dieux, il a été juſqu'à révoquer en doute qu'ils euſſent exiſté comme hommes.

Il était tout ſimple que des peuples qui faiſaient deſcendre leurs Légiſlateurs de l'Olympe, qui élevaient des monumens avant de ſe conſtruire des cabanes, qui cultivaient les Arts avant d'avoir des Loix, euſſent un profond mépris pour les étrangers qu'ils ne connoiſſaient pas : voilà pourquoi les

premiers Hiſtoriens firent des villes dont ils n'étaient pas citoyens un portrait ſi infidelle: voilà pourquoi les Grecs nommaient barbares tout ce qui ne ſervait pas de limites à leur petit Archipel : voilà pourquoi dans d'anciennes cartes de Pekin, tout ce qui ſur le globe n'eſt pas la Chine, ne paraît rempli que de pygmées, d'aveugles, & d'hommes ſans tête.

Ce ne fut qu'après pluſieurs ſiecles de civiliſation, que les peuples commencerent à ſoupçonner qu'on pouvait avoir des mœurs & des loix, hors de l'enceinte des villes qu'ils habitaient ; alors une curioſité inquiete & active fit voyager dans notre continent un eſſaim de Philoſophes, qui par reconnaiſſance pour les étrangers qui les avaient

instruits, de retour dans leur Patrie, apprirent à leurs concitoyens à ne mépriser personne.



A cette époque, les idées universelles changerent; au fanatisme qui consiste à n'exalter que sa patrie, en succéda un autre plus dangereux, celui d'exalter tout ce qui n'était point elle; l'admiration s'accrut même en raison des distances, & souvent un peuple fut proposé pour modele, non parce qu'il était plus grand, plus juste, plus heureux, mais parce qu'il vivait à mille lieues de l'Historien, ou mille ans avant lui.

Je marche sans cesse à l'appui des faits. Il est certain que les Grecs civilisés chercherent leurs oracles chez les Egyptiens; que les Romains vainqueurs des Grecs,



ne vanterent que leurs inſtitutions, & que nous-mêmes, depuis la renaiſſance des lettres, nous n'admirons que les Grecs & les Romains.

Mais ne troublons point la ſérie naturelle des événemens ; le moment n'eſt pas venu de peindre les peuples civiliſés ; j'ai voulu prouver ſeulement qu'il y avait deux époques, ou ſoit le mépris d'un Hiſtorien pour les étrangers, ſoit ſon enthouſiame, le rendaient également infideles.



DES NUAGES RÉPANDUS
SUR LES PLUS CÉLEBRES
ÉPOQUES DE L'ANTIQUITÉ.

» J'AI vu que presque par-toute » la terre, l'histoire n'était qu'une » fable convenue; que les plus » graves Historiens n'étaient que » des conteurs puérils, que leur » science n'était qu'un délire pom- » peux & perpétuel (*a*) «. Ainsi

(*a*) *Antiquité dévoilée*, Tom. III, liv. 5, chap. 2, Saint-Réal, dans ses *Œuvres posthumes*, n'est pas moins paradoxal. « Les incertitudes de » la philosophie, dit-il, ne sont gueres plus » grandes que celles de l'histoire; ceux qui l'ont » beaucoup lue, disent que l'on accommode » l'histoire à-peu-près comme les mets dans une » cuisine: chaque Nation l'apprête à sa maniere: » il faut être fort simple pour étudier l'histoire, » avec l'espérance d'y découvrir ce qui s'est passé:

parlait de nos jours un des penſeurs de l'Europe le plus ennemi des faits, & qui a le plus raſſemblé de faits pour étayer ſes penſées; le grand tort de ce ſceptique célebre, eſt d'avoir toujours trop généraliſé ſes idées, d'avoir fait dépendre trop d'effets d'une ſeule cauſe, & d'avoir cru avec un petit nombre de principes expliquer le monde  moral & le monde métaphyſique,

» c'eſt bien aſſez qu'on ſache ce qu'en croient » tels ou tels Ecrivains; & ce n'eſt pas tant l'hiſ» toire des faits qu'on doit chercher, que l'hiſ» toire des opinions des hommes ».

C'eſt en partant de ce principe que l'Auteur écrivait *Epicaris*, la *Conjuration de Veniſe* & *Dom Carlos* : mélanges biſarres de faits avérés & de fictions, qui ont eu un grand ſuccès dans le ſiecle dernier, mais qu'on lit moins aujourd'hui, parce qu'on n'y trouve ni le charme de l'Hiſtoire, ni l'intérêt du Roman.

comme Newton, avec la ſeule clef de la gravitation, avait ouvert toutes les portes de l'univers.

Ici, Boulanger ne raiſonne point ſon ſcepticiſme; de ce que les annales des premiers ſiecles ſont enveloppées de nuages, il ne s'enſuit pas que l'hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue; Sanchoniaton, Béroſe, Hérodote même peuvent être des conteurs puérils, ſans qu'on ſoit obligé de flétrir la mémoire des Thucydide, des Tacite & des de Thou.

Après ce correctif, il doit m'être permis ſans doute de dire la vérité ſur les grandes époques de l'hiſtoire primitive des hommes.

Pour qu'un grand événement arrivé dans les premiers âges mérite ma croyance, il ne ſuffit pas qu'une

chaîne non interrompue d'Ecrivains, l'ait rendu célebre ; il faut qu'il traverse encore tous les âges jusqu'à moi sans s'être alteré ; il faut que la tradition, qui en est dépositaire, soit constante & uniforme ; il faut, si les mémoires originaux sont perdus, que des Historiens philosophes, me le fassent parvenir dans toute l'intégrité de son origine.

Or quelle est la grande époque de l'antiquité profane, qui pourrait soutenir une pareille épreuve?

On connaît les disputes qu'a fait naître la fondation de Ninive, l'arrivée de Didon sur le sol de Carthage, & le déluge de Deucalion.

Il n'y a point d'ére plus célebre dans l'antiquité que celle de la

prise de Troye, & Dion Chrysostôme a prétendu que cette capitale de l'Asie, ne fut jamais prise par l'armée d'Agamemnon (*a*).

Dans le siecle même le plus éclairé de la Grèce, on a vu des Ecrivains disputer sur les circonstances d'un événement mémorable, dont ils avaient pu être les témoins: les contemporains de Miltiade & de Léonidas, ne savaient si la bataille de Platée avait précedé ou suivi celle de Salamine (*b*).

Il ne faut quelquefois qu'un désastre particulier, à un Etat qui vient de sortir des fanges de la barbarie, pour l'y faire rentrer: tel fut l'effet de la victoire de Brennus:

(*a*) *Orat.* II, p. 191.
(*b*) Dion Chrysost. *ibid.*

Plutarque avoue qu'elle anéantit tellement tous les monumens hiftoriques, que l'incertitude naquit jufques dans la date des faits qui venaient de fe paffer (*a*). Auffi la Rome des Fabricius & des Camille nous eft à quelques égards auffi inconnue que la Rome de Romulus.

Strabon renverfe tout d'un coup les plus beaux monumens de l'hiftoire Grecque, quand il dit qu'Hellanicus, Ctefias & Herodote, n'ont pas plus d'authorité quand ils parlent de leurs héros, qu'Héfiode & Homere quand ils parlent de leurs Dieux.

Varron eft plus hardi encore; parce que fon fcepticifme embraffe

---

(*a*) *Vita Numæ Pompil.*



les grandes époques de toutes les nations ; ce Savant célebre, après avoir blanchi ſur les antiquités de ſa patrie & ſur celles du monde connu, avouait que tout l'intervalle qui s'était écoulé entre la naiſſance du globe & le déluge d'Ogyges était parfaitement inconnu, & que les fables hiſtoriques n'avaient ceſſé qu'à la premiere des Olympiades (*a*).

Les batailles ſont rarement des monumens authentiques ; pour peu que la victoire ait été diſputée, chaque parti ſe l'attribue, & les deux Généraux érigent des trophées.

Si un des deux Souverains devient une puiſſance dominante, le menſonge hiſtorique eſt confirmé ; *quand*

(*a*) Varron, *de Die natali* 15.

un Roi heureux accuſe ſes ennemis; diſait le célebre Horace Walpoole, *tous les Hiſtoriens s'empreſſent à lui ſervir de témoins*; mot admirable dont l'hiſtoire de tous les Conquérans eſt la preuve depuis Seſoſtris, juſqu'à Louis XIV.

Le nuage devient bien plus épais, quand la vanité nationale ſe trouve intéreſſée à falſifier ces monumens des erreurs de la politique; il a été un tems à la Chine, où il n'était pas permis de ſuppoſer que les victoires des conquérans Tartares avaient été diſputées, & quand le Souverain actuel a fait graver en France par le célebre Cochin, les exploits de Cang-hi, il a exigé que dans la peinture des batailles, tous les ſoldats ennemis, ſans en excepter un ſeul, fuſſent repréſentés

ſans vie ; ce que l'Artiſte a eu la foibleſſe d'exécuter.

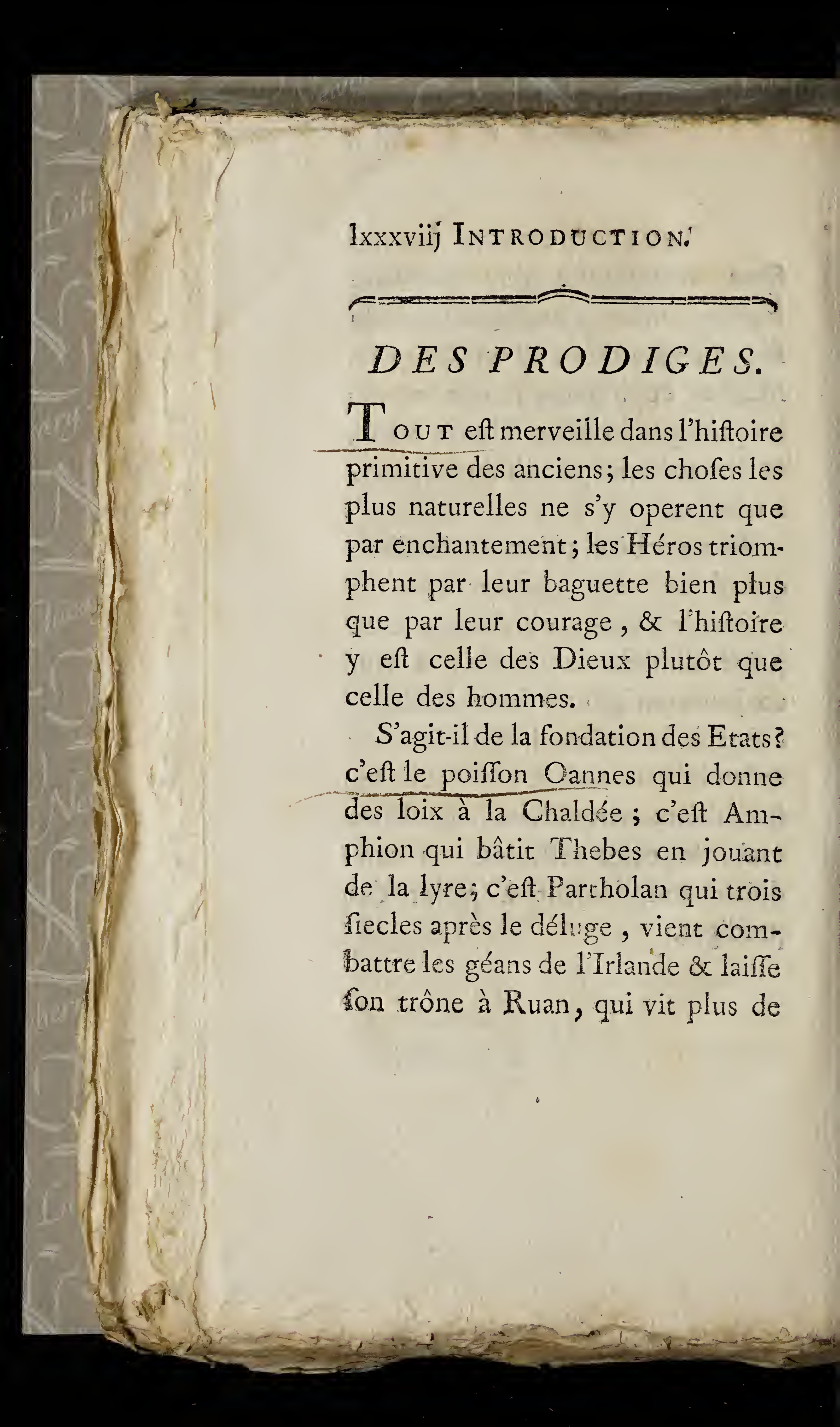
On parle des monumens qui atteſtent certaines époques de l'antiquité : mais quand on lit les anciens ſans préjugé, on eſt tout étonné que les faits les plus abſurdes ſont toujours ceux auxquels les monumens publics ont donné le plus d'authenticité ; on voyait près de Thebes, du tems de Pauſanias, le ſol ou les dents d'un dragon ſemées en terre avaient produit des hommes (*a*) ; on a montré pendant pluſieurs ſiecles aux curieux dans le Temple de Delphes, la pierre que Saturne avait avalée, croyant dévorer Jupiter (*b*) ; des

(*a*) Pauſanias, lib. 9.

(*b*) Ibid, lib. 10.

fêtes ſolemnelles de l'ancienne Égypte, annonçaient l'apothéoſe du Bœuf Apis, & plus d'un Temple à Mexico & à Siam, ont atteſté les prodiges du Dieu Vitziliputzili, & les métamorphoſes de Sammonocodom.

Je ne crains point de le dire : quand on veut pénétrer dans cet océan de fables, où ſurnage avec peine l'hiſtoire ancienne, il faut toujours naviguer la ſonde du ſcepticiſme à la main ; il faut ſur-tout qu'un Hiſtorien ait le courage de refuſer d'être merveilleux, afin d'être vrai, & cette réflexion me conduit naturellement à parler des prodiges.



DES PRODIGES.

TOUT eſt merveille dans l'hiſtoire primitive des anciens; les choſes les plus naturelles ne s'y operent que par enchantement; les Héros triomphent par leur baguette bien plus que par leur courage, & l'hiſtoire y eſt celle des Dieux plutôt que celle des hommes.

S'agit-il de la fondation des Etats? c'eſt le poiſſon Oannes qui donne des loix à la Chaldée; c'eſt Amphion qui bâtit Thebes en jouant de la lyre; c'eſt Partholan qui trois ſiecles après le déluge, vient combattre les géans de l'Irlande & laiſſe ſon trône à Ruan, qui vit plus de

trente ſiecles, afin de ſe faire baptiſer par ſaint Patrice (*a*).

Les Rois ne font rien dans l'antiquité comme les autres hommes : ils créent des ſoldats avec des dents de dragon, ils combattent des monſtres qui n'ont jamais exiſté ; ils font des enfans aux Déeſſes, ou laiſſent corrompre leurs filles par les Dieux.

Les hommes attachés au culte des autels, étendent à leur gré le bandeau de la ſuperſtion avec le regne des prodiges ; les Prêtres font parler les chênes de Dodone : les Augures coupent des cailloux avec le tranchant d'un raſoir : les Veſ-

(*a*) *Topog. Hybern.* pag. 735 & 736.

tales puisent de l'eau dans un crible & amenent un vaisseau à bord, en le tirant avec la frange de leur ceinture.

Les faits même consacrés par la Religion, sont défigurés par l'enthousiasme stupide des peuples; ne montre-t-on pas dans l'isle de Ceylan un lac salé formé par les larmes qu'Eve répandit cent ans entiers sur la mort d'Abel (*a*).

Tous ces prodiges qui environnent d'ordinaire le berceau des anciennes Monarchies, arrêtent à chaque pas le Philosophe qui se condamne à débrouiller le cahos de leurs annales, il voudrait écrire une histoire avec Tacite, & il n'écrit qu'une théogonie avec Hésiode.

(*a*) *Histoire du Monde*, de Chevreau. t. IV, p. 255.

Il eſt au reſte plus utile de raiſonner ſur ces prodiges, que de ſe borner à en faire le récit.

Les premiers hommes raſſemblés en ſociété étaient très-ignorans : ainſi ils ont dû voir bien des prodiges ; le merveilleux ceſſe d'ordinaire quand il eſt permis de l'examiner, & la raiſon à cet égard ramene ſouvent les peuples à la nature.

Les anciens Légiſlateurs avaient rarement aſſez de génie pour gouverner les hommes ſans baguette ; dans les circonſtances difficiles, ils faiſaient comme les dramatiques ignorans qui ne pouvant dénouer une intrigue théatrale avec les regles de l'art, le dénouent avec des machines.

Au ſiecle de la ſtupidité ſuccede un ſiecle de demi-lumiere, & l'arbre

de la crédulité acquiert encore de nouvelles racines.

L'homme curieux (& la curiofité eft le génie des fiecles à demi-éclairés), l'homme curieux, dis-je, recherche avec avidité les caufes de ce qu'il voit; mais trop peu inftruit pour expliquer tout par la phyfique, il l'explique par les prodiges: il eft bien moins pénible pour fon intelligence, d'admettre le vol réel d'Icare fur le théatre d'Athenes, que de monter derriere la fcene pour obferver en artifte le méchanifme des refforts & le jeu des contrepoids.

C'eft à cette époque que l'hiftoire naturelle eft écrite par les Poëtes; un Dieu verfe fans ceffe de fon urne, les ondes du Tibre & de l'Eurotas; le foleil va fe coucher

tous les ſoirs dans le ſein de l'océan; ce n'eſt point l'électricité de l'atmoſphere qui produit la foudre: ce ſont les fleches de feu qui partent de la main de Jupiter.

On s'était apperçu que le caméléon tenait de ſon organiſation la propriété ſinguliere de changer de couleur: dès-lors le caméléon, comme le Protée d'Ovide, ne fit rien ſans prodiges; on écrivit qu'on excitait des orages avec ſa tête; qu'on gagnait des procès avec ſa langue, & que le mouvement de ſa queue ſuffiſait pour arrêter le cours des rivieres.

Le Veſuve & l'Etna ont vomi quelquefois à de prodigieuſes diſtances des cendres & des pierres calcinées; les Hiſtoriens qui ne pouvaient calculer les effets de ce

feu central qui agite les entrailles d'un volcan, ont mieux aimé ſuppoſer une pluie de pierres envoyée du ciel, pour prévenir les crimes des hommes ou pour les punir. Cette pieuſe extravagance s'accréditait d'autant plus qu'il y avait plus de danger à la réfuter.

Anaxagore partit, dit-on, de ce fait, pour fabriquer un nouveau ſyſtême céleſte; il prétendit que le ciel, ainſi que le ceintre d'un pont, était compoſé de gros rochers, qui s'en détachaient dès que le mouvement circulaire qui les tenait éloignés du centre venait à ceſſer (*a*). Ce Philoſophe était même ſi ſûr

(*a*) Voyez un fragment de l'Hiſtorien Silenos, que Diogene Laërce nous a conſervé. *In vit. Anaxag.*

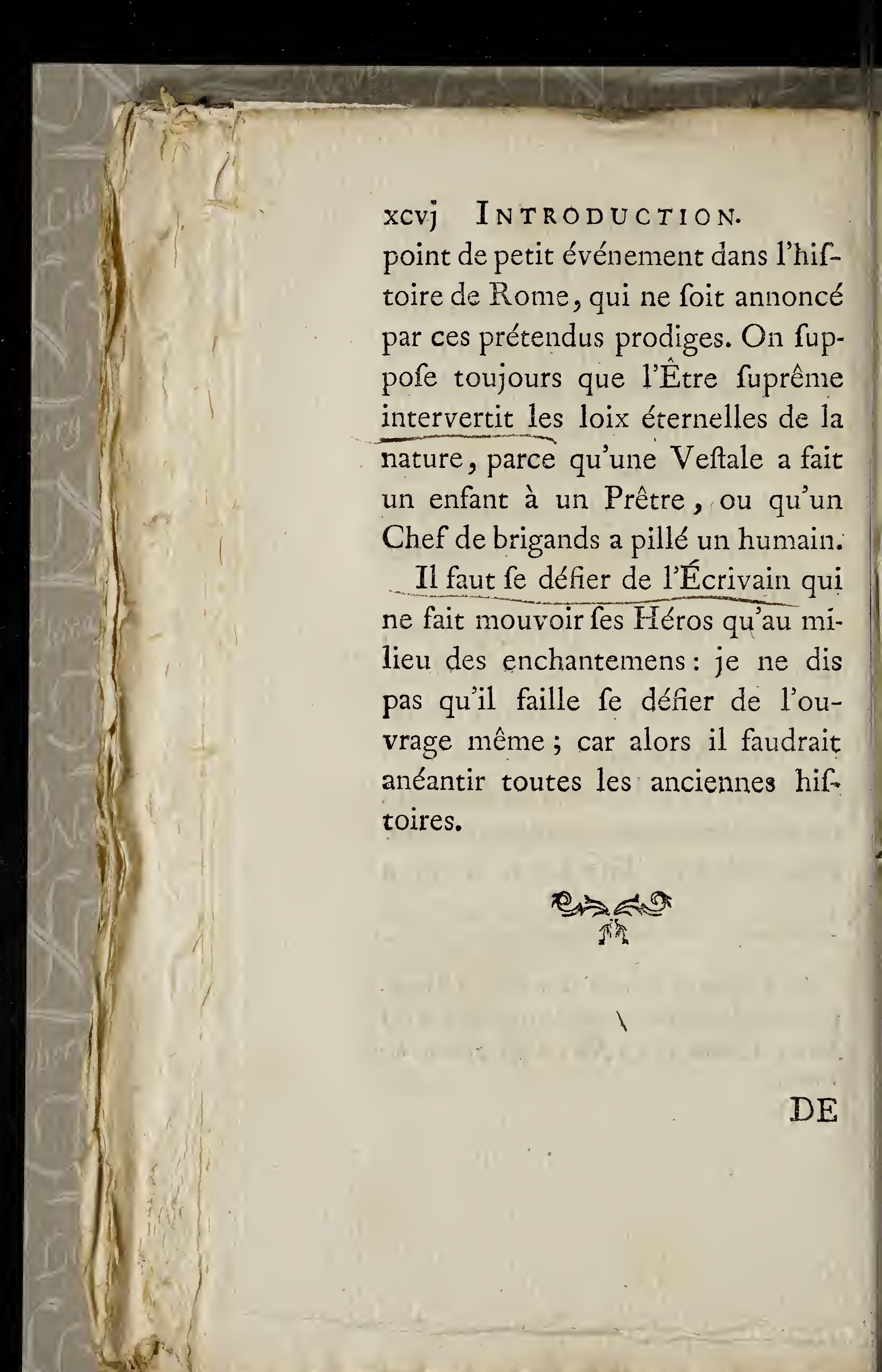
de ſon principe, qu'il prédit la chûte d'un fameux rocher qui tomba dans la Thrace, au rapport de Pline, la ſeconde année de la 78e Olympiade (*a*); il calculait ces éboulemens de la voûte céleſte avec autant d'aſſurance que nos Caſſini & nos Halley calculent le retour des éclipſes.

Ce délire tantôt philoſophique, tantôt religieux, ſe reproduiſit mille fois chez les anciens avec de nouvelles variétés. On connaît les pluies de fer, de ſang, de briques, de chair humaine, dont parlent ſans ceſſe Pline & Tite-Live. Il n'y a

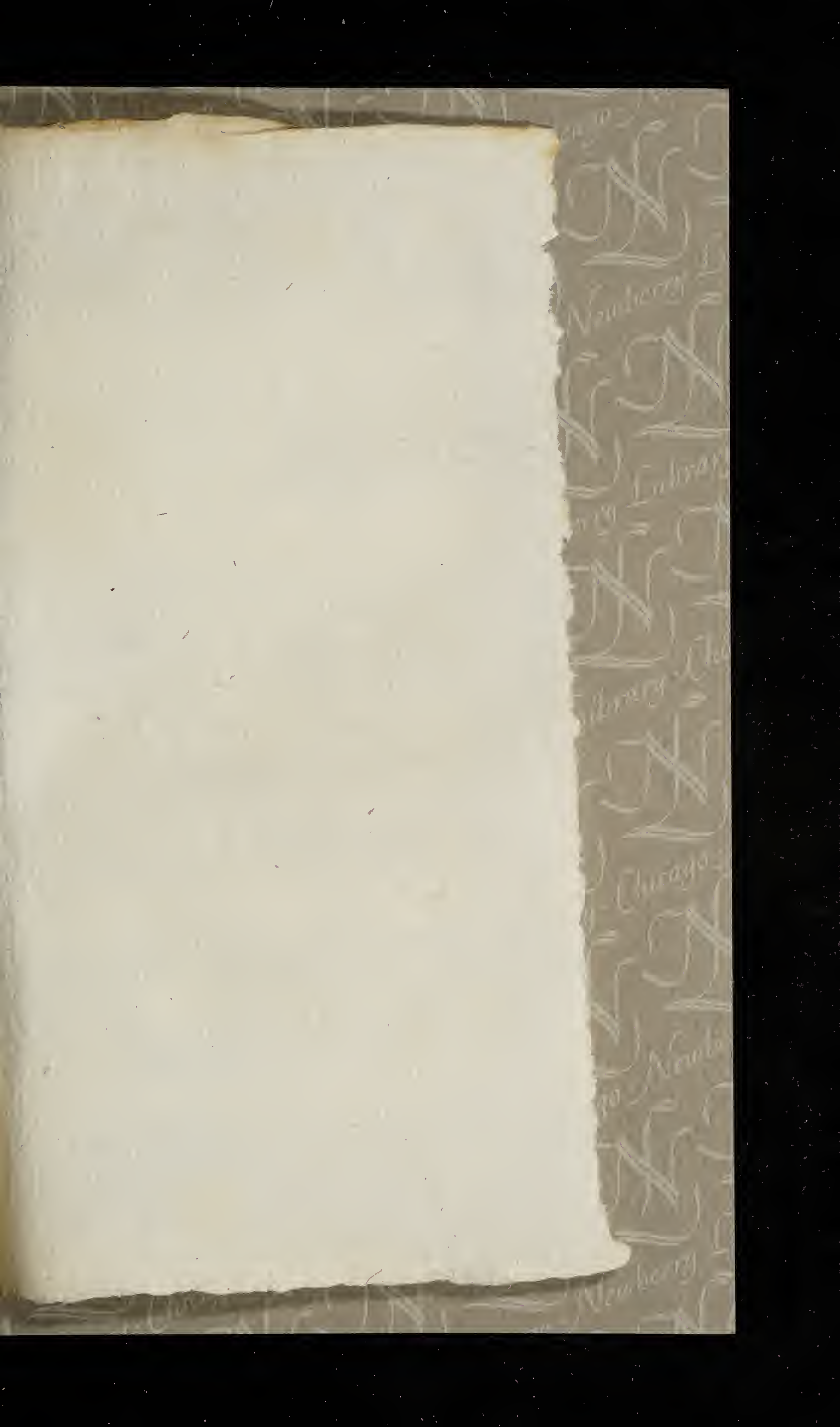
(*a*) Le texte eſt expreſſif : *Prædixiſſe* (Anaxagoram) *cœleſtium litterarum ſcientiâ, quibus diebus ſaxum caſurum eſſet è ſole ; idque factum interdiu.*

point de petit événement dans l'hiſtoire de Rome, qui ne ſoit annoncé par ces prétendus prodiges. On ſuppoſe toujours que l'Être ſuprême intervertit les loix éternelles de la nature, parce qu'une Veſtale a fait un enfant à un Prêtre, ou qu'un Chef de brigands a pillé un humain.

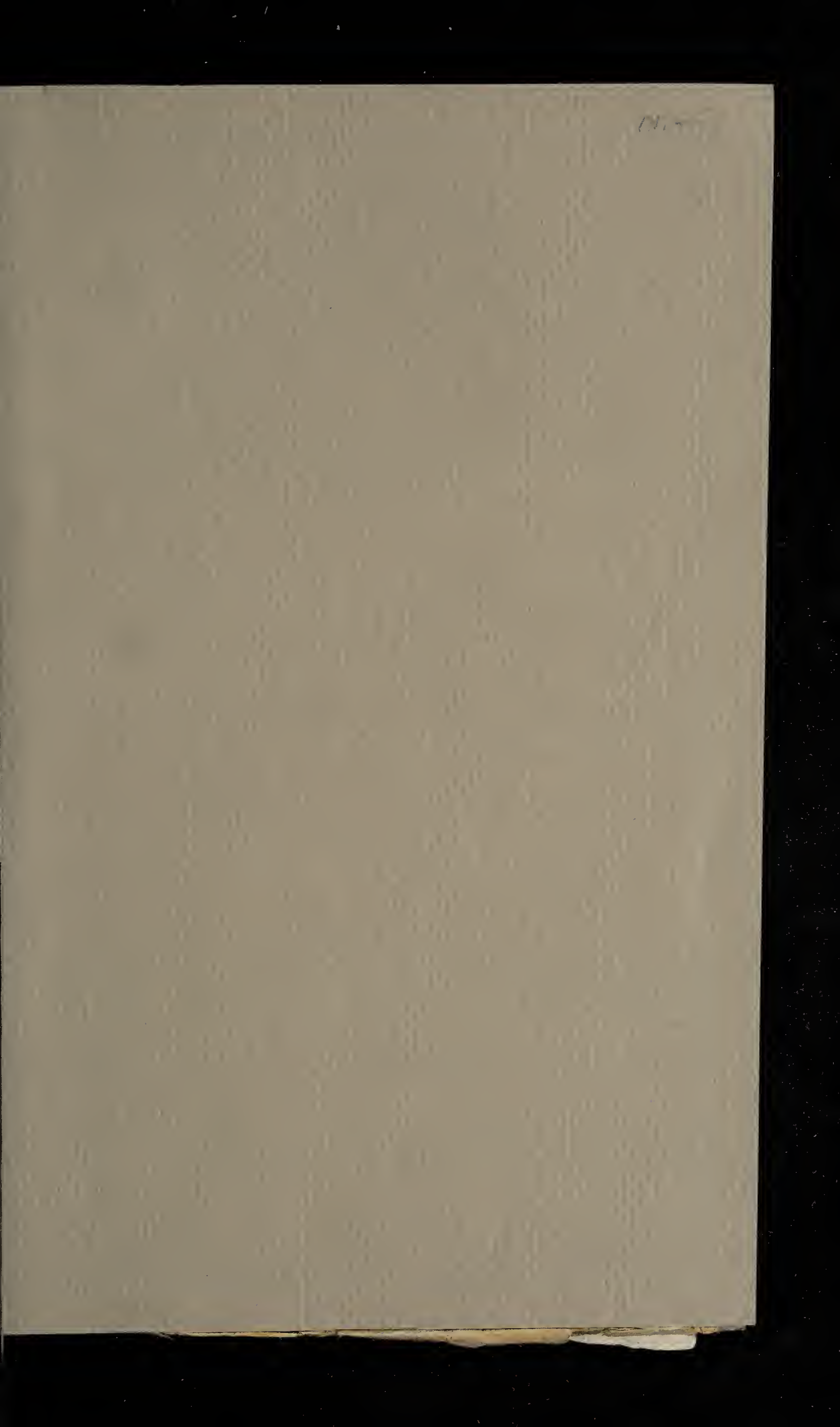
Il faut ſe défier de l'Écrivain qui ne fait mouvoir ſes Héros qu'au milieu des enchantemens : je ne dis pas qu'il faille ſe défier de l'ouvrage même ; car alors il faudrait anéantir toutes les anciennes hiſtoires.



DE




Newberry Library · Chicago





N° 2.

INTRODUCTION.

NOUVEL AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

COMME on a tenté, ſuivant l'uſage, de calomnier cette entrepriſe naiſſante; comme on a été chez les perſonnes publiques qui l'encourageoient pour en impoſer à leur franchiſe ſur les titres littéraires de ſes Coopérateurs, il nous a paru indiſpenſable de déſabuſer ici nos Souſcripteurs qui auroient pu s'inquiéter de notre ſilence.

Cette Hiſtoire univerſelle n'eſt point un abrégé ; les abrégés ne ſont bons que pour des Libraires qui commercent de nos penſées, ou pour des Lecteurs ſuperficiels, qui veulent tout ſavoir ſans rien apprendre.

Cet Ouvrage eſt encore moins une de ces énormes compilations ſur l'Hiſtoire, que le Public connoît du moins par la voie des Journaux, & qu'on lui préſenteroit aujourd'hui ſous une autre forme ; un Livre qu'on n'auroit pas lu *in*-4°. ne deviendroit pas bon à lire, parce qu'on l'imprimeroit *in*-8°. ou *in*-12.

Notre Hiſtoire ne ſera donc ni un Recueil volumineux, ni un frivole abrégé.

Quant aux Gens de Lettres qui y travaillent, je ne puis trahir le ſecret qu'ils m'ont confié : mais j'oſe aſſurer qu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit connu par des Ouvrages réimprimés pluſieurs fois, ſoit en France, ſoit dans les pays étrangers.

Déja même le ſimple ſoupçon qu'on a eu du nom des Coopérateurs de cette entrepriſe, lui a valu une foule de Souſcripteurs à Paris & dans les Provinces.

Il eſt probable que ſi ces Gens de Lettres perſiſtent encore à garder leur ſecret, c'eſt qu'ils ont la noble fierté de vouloir être jugé, non ſur leurs noms, mais ſur leur ouvrage.

Tel eſt auſſi le principe de la réſerve qu'ils ont miſe dans l'Annonce de cette *Hiſtoire nouvelle de tous les Peuples du Monde :* ils ont voulu que le *Proſpectus* en fût de la plus grande ſimplicité : ils ne l'ont fait annoncer dans aucun Journal ni dans aucune Gazette. Ils aiment mieux promettre peu & tenir quelque choſe, que de promettre beaucoup & de ne rien tenir. On voit aſſez, par ces détails, que cette entrepriſe n'eſt point une entrepriſe de Libraires.

age du monde

DE L'ANCIENNE
CHRONOLOGIE.

LA Chronologie eſt le fil d'Ariane qui ſeul peut nous conduire dans le labyrinthe de l'ancienne hiſtoire; mais ce fil tenu par vingt perſonnes qui ne peuvent s'accorder, ſe caſſe à chaque inſtant, & la route ne ſe retrouve plus.

Il y a deux cens calculs différens ſur l'âge du monde, depuis Adam juſqu'à l'ére vulgaire (*a*), l'inter-

(*a*) Voyez la préface de la *chronologie de l'hiſtoire Sainte*, par des Vignoles-Fabricius; *Bibliograph. antiq.* ne compte que 140 opinions ſur ce ſujet; encore nous fait-il grace de la ſienne.

valle le plus court dans ces ſyſtêmes, eſt de 3483 ans, & le plus long eſt de 6984; ainſi la différence peut être de trente-cinq ſiecles: ce qui ſerait encore une erreur prodigieuſe, quand même ce globe aurait les 480 mille ans que lui ſuppoſerent les Philoſophes de Babylone.

Les grandes époques établies par les Savans pour claſſer les faits & les enchaîner entre eux, ne ſont point à l'abri des atteintes d'un Sage ſcepticiſme.

Par quelle ſingularité une de ces époques eſt-elle l'ére de Nabonaſſar? On ne connaît ce Prince que parce qu'à ſon avénement au trône, il détruiſit tous les monumens de l'Hiſtoire; était-ce donc aux Hiſtoriens à tirer de l'oubli la mémoire

de ce Sultan obſcur de Babylone ? Fallait-il forcer la poſtérité à recevoir comme une époque dans les arts le regne d'un eſclave couronné qui ne chercha qu'à les anéantir ?

Le déluge d'Ogyges a été beaucoup mieux choiſi, parce que c'eſt le tems de la civiliſation de cette Grèce, qui a été le berceau d'une foule de beaux génies & de grands hommes : mais où le placer ? Qui croire de Varron, qui le met 1376 ans avant l'ére vulgaire (*a*): du Savant Pere Pétau, qui le fixe à l'an 1796 (*b*):

(*a*) Cenſorin, *de die natali.*

(*b*) Il eſt probable que le Pere Petau n'a pas d'autre garant qu'un certain Acuſilas, cité par Euſebe, *de præparat. Evangel.* lib. x, cap. 10; & comment l'autorité de cet Acuſilas ſuffiroit-elle pour

ou du judicieux Simſon, qui le recule à l'an 2244, c'eſt-à-dire, 248 ans avant le déluge de Deucalion.

La priſe de cette Troye, qu'Homere & Virgile ont rendue ſi célebre, mérite auſſi de fixer les regards des Chronologiſtes; mais les démélés des Savans rendent cette époque preſqu'auſſi incertaine que celle du déluge d'Ogyges. Scaliger la met à l'an 3533 de la période Julienne (*a*), le Pere Petau à l'an 3505 (*b*), & ſon confrere Souciet plus de deux ſiecles après l'époque de Scaliger (*c*), Dion Chryſoſtôme les concilie au

fixer une époque qui remonte plus de 1000 ans avant la premiere des Olympiades?

(*a*) *De emendat. tempor.* pag. 266.

(*b*) *Ratiocinar. tempor.* pag. 47.

(*c*) *Faſtes*, pag. 8.

gré des Pyrhoniens ; il prétend, comme je l'ai déja dit, que Troye n'a jamais été prise.

Les traits de lumiere qui nous reftent fur l'ancienne chronologie, viennent de la terreur qu'infpira aux premiers habitans du globe l'afpect de quelques phénomenes céleftes qu'ils ne pouvaient expliquer ; l'apparition d'une comete, l'abfence d'un aftre dans le firmament, la vue d'une éclipfe du foleil allarmerent leur imagination crédule, & ils configneront avec foin dans leurs annales ces faits aftronomiques, avec les événemens finiftres qu'ils leur femblaient préfager : ces traits de lumiere, épars dans la nuit profonde de l'antiquité, fervent à l'Hiftorien à reconnaître fa route ; il vérifie par la méthode des aftronomes

ceux de ces phénomenes céleftes qu'il peut foumettre à fes calculs, & fur cette bafe il fonde des époques dont les Pyrhon d'aucun fiecle ne fauraient affoiblir la certitude.

Il faut pardonner aux peuples voifins du berceau du monde, cette crédulité qui les rendait plus attentifs aux révolutions du ciel qu'à celles de la terre ; puifque fans cette terreur fuperftitieufe, nous n'aurions point de chronologie : il eft certain qu'il fut un tems où les phénomenes céleftes étaient regardés comme les points les plus importans de l'Hiftoire ; on a même vu des nations chez qui l'hiftoire primitive n'était que celle de ces phénomenes : tel fut le Japon (*a*), lorf-

(*a*) Voyez fon *Hiftoire*, par le judicieux Kaempfer, liv. 2, chap. 3.

qu'il commença à se civiliser : telle a été en tout tems la Chine, à cause de la grande influence qu'a eue dans l'administration le tribunal des Astronomes (a); aussi toute la chronologie de cet Empire est fondée sur le calcul des éclipses.

L'Egypte, dans son premier âge, calcula, dit-on, 373 éclipses du

(a) Il est prouvé que de tems immémorial ils réglaient les travaux de l'agriculture, le retour des Fêtes, & les cérémonies de la Religion. *Manuscrits* du Géographe Del'isle, n°. 150, *Passim.*

Il fallait que le vrai systême solaire fût connu à cette extrêmité de l'Asie, près de 22 siecles avant l'ére vulgaire, puisqu'à cette époque les Astronomes pensionnés par le Gouvernement n'ayant point annoncé une éclipse du soleil, le barbare Chou-kang les envoya au supplice; *Recueil d'observations du Pere Souciet*, Tom. III, p. 12.

ſoleil & 832 éclipſes de lune : malheureuſement, nous ne ſavons ce fait que par le compilateur Diogene Laërce (*a*), & le ſilence de Ptolomée ſur ces obſervations aſtronomiques, les infirme encore plus que le texte de Diogene ne les authoriſe. Ce dernier, ajoutait que ces phénomenes céleſtes aſſuraient à l'Egypte une durée de 48863 ans; & nos Savans prouvent qu'un intervalle de douze ſiecles ſuffit pour voir arriver un pareil nombre d'éclipſes ; ainſi le ciel ne fournit aucune époque fixe à la chronologie des Pharaons.

L'époque la plus authentique que nous tenions de l'hiſtoire du Ciel, eſt le recueil des obſervations aſtro-

(*a*) *In Præmio.*

nomiques faites pendant 1900 ans à Babylone, vérifiées par Callisthene & employées dans l'Almageste de Ptolomée.

Une autre époque non moins sûre peut-être, est l'Eclipse centrale du soleil calculée à Nankin, 2155 avant notre ére vulgaire, & reconnue par la plupart des Astronomes (*a*).

Il ne faudrait cependant pas conclure de ces observations astronomiques, qu'il en résulte un degré d'authenticité de plus aux annales de la Chine & de la Chaldée. Les Historiens de Babylone & de Nankin n'avaient aucun intérêt à tromper leurs concitoyens sur des phéno-

(*a*) Encore le célebre Cassini écrivit-il pour décréditer ce monument des antiquités de la Chine. Voyez *Mémoires de l'Acad. des Sciences* de Paris, Tom. VIII, pag. 284, 303 & 307.

menes céleſtes ; mais ils pouvaient en avoir beaucoup à en impoſer ſur la durée de leurs dynaſties & ſur l'établiſſement des Sectes de Bélus & de Laokium. L'hiſtoire du Ciel n'eſt point liée eſſentiellement avec celle de la terre, & la certitude des faits humains ne dépend pas du calcul des éclipſes.

L'ére la plus importante à mon gré, eſt celle des Olympiades, qui commence 776 ans avant notre ére vulgaire ; elle tombe à-peu-près à la naiſſance de Romulus ; je la regarde comme la ligne intermédiaire qui ſépare l'hiſtoire de la fable.

Timée, contemporain de Ptolemée Philadelphe, eſt le premier Ecrivain qui ait fait entrer dans ſon hiſtoire le calcul des Olympiades.

Polybe, qui commença son livre à l'époque où Timée finit le sien, suivit le même plan, & dès-lors commença à disparaître la nuit profonde où les premiers Annalistes avaient enseveli l'Histoire.

L'incertitude des époques ne forme pas le seul embarras de l'ancienne chronologie ; il arrive quelquefois aux Historiens d'ajouter ou d'ôter des Souverains aux nations, & alors il faut une érudition profonde pour débrouiller le cahos de leur Histoire. On connaît quelques-uns des Dieux ou demi-Dieux, dont Manethon a enflé la liste des Rois d'Egypte : d'un autre côté, Solin ne compte que neuf Rois de Macedoine (a), quand on en connaît

(a) Cap. 14.

vingt-trois ; & les chroniques de Perse passent sous silence, tout l'intervalle qui s'est écoulé entre la mort d'Alexandre le Grand & le Regne d'Arsace (*a*).

Denis d'Halicarnasse établissait cependant à cet égard, un principe qui devait mettre fort à leur aise les Historiens ; » quand, dit-il, dans » le calcul des tems primitifs, on » ne se trompe que de quelques » années, il faut de l'indulgence ; » l'erreur n'est essentielle que quand

---

(*a*) Pezron, *Antiquité des tems rétablie*, chap. 8. En m'étendant au reste sur les erreurs de l'ancienne chronologie, je ne prétends pas assurer l'infaillibilité aux modernes ; les Ecrivains les plus estimés ne sont pas à cet égard, à l'abri de la critique. Combien de dates fausses Pagi ne trouve-t-il pas dans Baronius, les Bollandistes dans Tillemont, & Bayle dans notre immortel de Thou ?

» on ſe trompe de deux ou trois » générations entieres. » (*a*). Obſervez que la génération eſt de trente ans, & qu'ainſi, une erreur d'un demi-ſiecle n'eſt rien aux yeux de Denis d'Halicarnaſſe.

Les anciens employaient des périodes particulieres pour évaluer la ſomme des regnes des Souverains, & cette méthode a encore ſervi à épaiſſir les nuages de la chronologie ; par exemple, Béroſe compte 120 ſares pour le calcul des regnes des dix premiers Souverains de la Chaldée ; mais qu'eſt-ce qu'un ſare ? Béroſe le ſuppoſe un cycle de 3600

Sars

(*a*) *In ſupputatione temporum, ſi quis paucis annis fallatur in vetuſtâ Hiſtoriâ, ferendum eſt ; ſed totis duabus vel tribus ætatibus aberrare non permittitur.* Denys d'Halicarnaſſe, *Antiq. Roman*, Lib. 7.

ans (*a*). Le ſavant Fourmont & le hardi Freret, l'expliquent d'années lunaires (*b*), & les deux Moines Panodore & Anien, veulent que ce ne ſoit qu'un calcul de jours (*c*). Dans le premier ſyſtême la période des 120 ſares, ferait 432000 ans, ce qui eſt évidemment abſurde ; dans le dernier il ne ferait que neuf ans & dix mois & demi, ce qui ne bleſſe pas moins les loix de la vraiſem-

(*a*) Voyez Syncelle, pag. 17, 30 & 38.

(*b*) Voyez *Réflexions critiques ſur l'hiſtoire des anciens Peuples*, Tom. II, pag. 475, & *défenſe de la chronologie*, pag. 235. Suivant cette évaluation, le ſare ſerait de 222 mois lunaires, & les 120 ſares répondraient à 2165 années ſolaires. Freret tenait probablement cette opinion de Fourmont, qui la tenait de Suidas, & ici la chaîne ſe perd, ce qui affaiblit beaucoup l'autorité de cette ingénieuſe hypotheſe.

(*c*) Notes du Pere Goar, *ad Syncellum*, p. 11.

blance : car comment ſuppoſer que dans un tems où la nature plus fécon-de en principes générateurs, faiſait vivre les hommes pluſieurs ſiecles, dix Souverains n'aient pas regné entr'eux tous un eſpace de dix ans? Le ſyſtême moyen de Fourmont ſemble le plus raiſonnable, en ce que les 120 ſares conſtituent alors une période d'environ 600 ans (*a*);

(*a*) Je dis *environ*, parce que l'opinion que Fourmont a développée, quelque plauſible qu'elle paraiſſe, n'eſt point exacte : l'année aſtronomique n'eſt point de 365 jours juſtes ; l'année, quand elle déſigne le retour des ſaiſons, eſt de 365 jours, 5 heures 48 minutes & 45 ſecondes ; & quand elle déſigne le ſoleil ramené à la même étoile, de 365 jours, 6 heures 9 minutes & 10 ſecondes : cette préciſion, néceſſaire quand il s'agit de concilier l'aſtronomie avec la chronologie, anéantit le ſyſtême de Fourmont : que le cycle des 120 ſares de la Chaldée, forme juſte une période de 600 ans.

mais ce n'eſt qu'un ſyſtême, & encore eſt-il combattu d'un côté par les critiques, & de l'autre, par les Aſtronomes (*a*).

(*a*) Voici le texte de Suidas, qui a ſervi de baſe à ce ſyſtême. *120 ſari conſtituunt annos 2222 juxta Chaldœorum calculum, nempe ſaros conſtat 222 menſibus lunaribus, qui ſunt 18 anni, cum ſex menſibus.* Voyez *Lexicon*, édition de Kuſter, au mot *Saros*; or le célebre Aſtronome Halley, a prouvé que ce paſſage de Suidas étoit corrompu. *Tranſact. philoſoph.* n°. 194, année 1691, & Freret lui même qui l'adopte, n'évalue les 120 ſares qu'à 2165 années ſolaires; *défenſe de la chronologie*, p. 235; ce qui contreditde 57 ans le calcul de Suidas; quant aux Savans qui ont voulu concilier Suidas avec lui-même, en interprétant ſon texte d'années lunaires, ils ſont dans l'erreur encore : car le nouveau calcul donnerait 2232 ans, ce qui ferait toujours un mécompte de dix ans.

Il reſte pour derniere défenſe aux enthouſiaſtes de l'antiquité, de dire qu'on ne ſaurait concilier les époques primitives que par des à-peu-près

Comment pourrions-nous, après une ſi grande révolution de ſiecles, évaluer avec préciſion, les ſares des Chaldéens, leurs nires & leurs ſoſes (*a*), quand la plupart des peuples de la terre ſe ſont trompé ſur le calcul de la ſimple année ſolaire ? Les Égyptiens eurent primitivement des années de deux mois (*b*), elle fut enſuite de trois

mais une ſcience où on ne procede que par des à-peu-près, n'eſt plus qu'une ſcience purement conjecturale, & il faut une autre baſe que des conjectures aux grands monumens de l'Hiſtoire.

(*a*) Le nire étoit de 600 ans, & le ſoſe de 60, pour ceux qui faiſaient le ſare de 36 ſiecles : l'évaluation diminue à proportion, ſuivant qu'on admet le ſyſtême de Fourmont, ou celui de Panodore & d'Anien.

(*b*) *In Ægypto quidem antiquiſſimum ferunt annum bimeſtrem fuiſſe* ; Cenſorin, *de die natali.*

mois ou d'une saison (*a*). Long-tems après ils la prolongerent jusqu'à quatre (*b*); un certain Palephate a même avancé que l'année Égyptienne, avant l'époque des premieres Dynasties, n'était que d'un jour (*c*). C'est par cette hypothese que cet Écrivain explique comment il est dit qu'Helios, fils de Vulcain, fut sur le trône 4477 ans. Ce regne pro-

---

(*a*) Elle fut inventée, dit-on, par Horus, fils d'Osiris. Voyez Censorin, *ibid.*

(*b*) *Post deinde à Pisone Rege* (*annum*) *quadrimestrem factum ferunt; novissimè autem ad duodecim menses & dies quinque produxisse.* Voyez encore Censorin dans le même Ouvrage. Quel est ce Roi Pison? Est ce-là un nom Egyptien? Je serais tenté de mettre au rang des fictions l'anecdote de Censorin, si elle ne se conciliait parfaitement avec un texte de Saint Augustin, *de civitate Dei*, lib 12, cap. 10.

(*c*) Voyez *fragment. ex Chronic. Alexandr.*

digieux eſt réduit par le nouveau calcul à un peu plus de 12 ans. Malheureuſement il était inutile de recourir à cette étrange interprétation pour effacer le fils de Vulcain de la liſte des Rois d'Égypte. Helios eſt un nom purement Grec ; il ſignifie le Soleil : je ſerais tenté de croire que ſon regne eſt un allégorie. Il vaut encore mieux penſer qu'un Athénien aura mal interprété une hyéroglyphe, que d'admettre ce regne réduit, ſur la foi de l'obſcur Palephate.

Romulus donna à Rome naiſſante une année de 10 mois & compoſée de 304 jours (*a*) ; erreur qui doit

(*a*) Macrobe *Saturnal.* lib. 1. cap. 12, 13 & 14. Scaliger, de ce que la choſe n'eſt pas vraiſemblable, ſuppoſe qu'elle n'eſt pas *de emendat tempor.* lib. 2 ; comme ſi la Capitale du monde n'avait

entraîner la réforme de ſa chronologie & rendre un peu moins ſuſpecte aux critiques la longue durée du regne de ſes premiers Souverains.

Dans Athenes même, les contemporains de Demetrius de Phalere ne faiſaient encore leur année ſolaire que de 360 jours (*a*) ; comme à cette époque tous les arts fleuriſſaient dans cette ville, il eſt probable que le gouvernement admettait une année populaire différente de l'année des Aſtronomes.

---

jamais commencé ! comme s'il y avoit quelque Chronologiſte parmi les brigands qui ſe bâtirent des cabannes près du Tibre, ſous les ordres de Romulus !

(*a*) Les Athéniens, au rapport de Pline, érigerent à Demetrius 360 ſtatues ; & il ajoute, *nondum anno hunc numerum excedente*. Voyez *Hiſtor. natur.* lib. 34, cap. 6

Il n'y avait sûrement qu'une année populaire chez les Acananiens, qui la composaient de 6 mois d'un équinoxe à l'autre, de façon que les jours croissaient dans l'un & décroissaient dans l'autre (*a*). Il faut avoir la même idée des habitans de l'antique Lavinium, qui formerent leur année de 374 jours (*b*), & des peuples de l'Ombrie avant la naissance de Rome, qui la faisaient de 14 mois (*c*). Je suis toujours étonné comment de pareils calculs ont pu entrer dans l'esprit d'un peuple, & comment l'erreur a duré au-delà de deux révolutions entieres de notre globe autour du soleil.

(*a*) Solin Polyhistor. cap. 1.

(*b*) Solin, *ibid.*

(*c*) Censorin, *de die natali.*

Il eſt inutile au reſte d'étendre plus loin mes recherches ſur les erreurs aſtronomiques des premiers habitans du globe : j'en ai dit aſſez pour jetter des doutes ſur la chronologie des premiers âges, & par conſéquent pour infirmer à cet égard l'hiſtoire de l'antiquité.



D'UN PETIT NOMBRE

DE MONUMENS AUTHENTIQUES,

DÈS que les anciens eurent imaginé de rendre leurs idées ſenſibles en les écrivant, ils ſongerent à les rendres durables en les gravant ſur l'airain. Les portiques, les colonnes, les baſes des ſtatues, furent deſtinées à cet uſage; ils y écrivirent leurs loix, leurs cérémonies & même leurs annales; ainſi le Sculpteur, chez un peuple neuf, fut ſon premier Hiſtorien.

On ſait que Moyſe grava ſur des tables de pierre ſon Pantateuque; Hermès écrivit ſur des colonnes les élémens des ſciences; Lycurgue ſeul, qui avait pour ſyſtême de ne

rien faire comme les autres Législateurs, fit apprendre par cœur ses institutions aux Spartiates.

C'est sur-tout chez les Grecs que l'airain, le marbre & les métaux furent façonnés, pour transmettre à la postérité les événemens dignes de mémoire. Les Artistes parmi ces Républicains, servaient la patrie qui les honorait, avant d'être employés par le luxe qui ne savait que les payer. Les palais, les temples, les places publiques, tout rappellait à la génération présente les exploits des générations passées, leurs vertus & leurs crimes; ainsi la Grèce entière semblait un livre ouvert, où chaque citoyen pouvait lire son histoire.

Il nous reste un petit nombre de ces monumens qui servent de phare aux Écrivains, pour les guider dans la

la nuit de l'antiquité. On ne peut s'empêcher de les regarder comme très-authentiques, quand la vanité nationale n'a pas eu intérêt de les altérer, & principalement quand on y fait l'hiſtoire des hommes & non celle des dieux.

Parmi ces débris des annales primitives du monde, il faut diſtinguer ſur-tout les traités d'alliance faits entre les Souverains. On les retrouve preſque tous dans le recueil de Barbeyrac & l'ouvrage de ce Savant, eſt la baſe de l'hiſtoire politique de l'antiquité.

Les Modernes ont au reſte par rapport à ces pieces originales, un grand avantage ſur les anciens. Depuis l'invention de l'Imprimerie, on s'eſt plu dans l'Europe à raſſembler les traités de Paix, les manifeſtes, les

teſtamens des Souverains, les lettres des Miniſtres & les négociations des Ambaſſadeurs. On connaît les travaux de ce genre que Leibnitz a exécutés en Allemagne, Rymer en Angleterre & Muratori en Italie. Nous avons dans nos Bibliotheques les recueils de nos Ducange, de nos Baluze & de nos Mabillon; tout eſt chez nous acte original; malheureuſement on n'y conſacre le plus ſouvent que de petits faits, attribués à des Héros ſubalternes, chez un peuple ſans caractere; & voilà peut-être pourquoi, malgré l'authenticité de ces monumens, nous n'avons point encore d'hiſtoire.

Le monument le plus ſûr & le plus précieux qui nous reſte pour l'hiſtoire ancienne, eſt la chronique

des marbres de Paros, apportée de Grèce en Angletetre, en 1628, par les soins d'un Comte d'Arondel ; elle remonte jusqu'à Cecrops, c'est-à-dire, 1577 ans avant notre ére vulgaire ; ce qui fait une antiquité de près de trente-quatre siecles. On y retrouve les époques les plus célebres de l'histoire de la Grèce & de l'Italie, telles que l'institution de l'Aréopage, l'établissement des Amphyctions, l'arrivée des colonies Phéniciennes & Egyptiennes, la prise de Troye, la création des Archontes, les batailles de Platée, de Salamine & de Marathon : ce témoignage réuni à celui des Historiens comtemporains, est du plus grand poids ; & si le texe des marbres avait pu parvenir jusqu'à nous sans

altération (*a*), je ne balancerais pas

(*a*) Je ne me dissimule point que lorsque la chronique arriva à Londres, un grand nombre de caracteres en était effacé; que Selden, son premier Editeur, ne put déchiffrer des lignes entieres qu'à l'aide du microscope; & que malgré sa sagacité, il fut obligé de deviner quelquefois. Voy. *Marmor. Arondel.* in-4°. 1629, *ex Selden. Præfatione.* Dans la suite vinrent les guerres civiles d'Angleterre; des barbares mutilerent les marbres de Paros, & la moitié en fut employée à la construction d'une cheminée dans le Palais des Comtes d'Arondel. Prideaux & d'autres Savans voulurent en vain relire les inscriptions de la chronique, ils furent obligés d'abandonner leur ouvrage, & toutes les éditions postérieures ne sont gueres que les copies de Selden. Pour comble de malheur, le célebre Docteur Mill ayant voulu vérifier cette édition primitive sur le marbre même, prouva qu'il s'y était glissé beaucoup d'inexactitudes. Voy. Bentley *dissert. Upon Phalaris.* pag. 207, 231, &c.

Voilà bien des nuages que je suis contraint de jetter sur l'authenticité de la Chronique de

à dire que la certitude qui en résulte, eſt dans l'ordre moral égale à celle que font naître les démonſtrations des Géometres.

Ce qui rend ce monument infiniment cher à cette claſſe de Lecteurs éclairés, qui ſont dignes d'apprécier les hommes & leurs ouvrages, c'eſt qu'elle n'eſt point défigurée par ces fables Orientales qu'on rencontre ſi ſouvent dans les anciennes hiſtoires. On y parle du regne de Théſée, mais non de ſa deſcente aux enfers : on y rapporte la premiere éruption de l'Etna ; mais on ne dit pas qu'elle eſt due

Paros : mais on verra par-là que c'eſt la vérité qui me guide, & non l'eſprit de ſyſtême. Dans les queſtions difficiles, j'expoſe les avis, mais je ne juge point. La balance eſt dans mes mains, mais c'eſt le public qui peſe

aux mouvemens convulſifs du corps foudroyé d'Encelade : l'époque de la priſe de Troye y eſt déſignée, mais non l'hiſtoire fanatique de Laocoon, le ſacrifice d'Iphigénie & l'abſurde combat de Diomede contre le Génie de la guerre & la Déeſſe de la beauté.

La chronique de Paros ne parle point de Rome ; mais d'autres marbres auſſi authentiques ſuppléent à cette perte, du moins, quant à la chronologie. Au milieu du ſeizieme ſiecle, ſous le Pontificat de Paul III, en creuſant dans une place de Rome, on trouva une chronique où était gravée la ſuite des Conſuls, des Dictateurs, des Tribuns militaires & des Cenſeurs, avec les triomphes des Généraux Romains. Le Cardinal Farneſe apprécia ce

beau monument, dont quelques Savans font honneur au célebre Atticus, & lui assigna une place distinguée au Capitole.

Mais on n'écrit point l'Histoire des hommes avec des calculs, des éclipses & des marbres de Paros, ou du Capitole : il faut donc recourir à d'autres monumens, & c'est ici le lieu de discuter le degré de certitude qui résulte de l'autorité des Historiens.



DES HISTORIENS.

C'EST à l'Hiſtorien de l'antiquité qu'il appartient ſans doute d'être cru, quand il fait parler les ſiecles qui le précedent, pour inſtruire ceux qui doivent le ſuivre.

On ne proſtituait point, dans les premiers âges, le burin de l'hiſtoire à des mains vulgaires; c'eſt Moyſe, c'eſt Hermès, c'eſt Zoroaſtre qui ont été les plus anciens Hiſtoriens; comme ſi le Sage, qui donnait des Loix aux hommes, était ſeul digne de les peindre.

L'art ne ſe dégrada point en paſſant de l'Aſie en Europe.

On liſait les Hiſtoires des Grecs

dans les aſſemblées de la nation ; & ordinairement c'étaient de grands hommes qui écrivaient la vie des grands hommes.

A Rome, l'Hiſtoire ne fût écrite pendant long-tems que par les premiers de la République ; & quand l'eſclave Otacilius, Précepteur de Pompée, voulut donner la ſienne, tous les Ordres de l'Etat furent indignés : il ſemblait qu'il était de la majeſté de Rome de n'être pas plus éclairée que gouvernée par des eſclaves.

Il n'était pas rare chez les anciens de voir les Héros manier avec la même diſtinction l'épée & la plume : Pyrhus & Annibal écrivirent l'Hiſtoire de leurs conquêtes. Ces monumens ſe ſont perdus, mais

nous avons encore les commentaires de César & le livre de Xénophon fur la fameufe retraite des dix mille.

Il me femble qu'en général un homme d'Etat eft bien plus fait que tout autre citoyen pour peindre les révolutions des Empires, & pefer les intérêts des peuples & des Rois; il a au moins un caractere pour parler à fes contemporains, & fon nom prépare à la confiance que doivent infpirer fes Ouvrages.

L'Angleterre en ce genre n'a rien à envier aux anciens; on connaît les hiftoires de Milord Bacon, du Chancelier Clarendon, & du Miniftre d'Etat Bolingbroke. David Hume, qui a laiffé à cet égard un nom encore plus fameux, a

été en France Plénipotentiaire de ſa Couronne.

Il appartiendrait peut-être encore plus à un Roi, qu'à ſon Miniſtre, d'interroger la cendre des Souverains qui ne ſont plus, pour l'inſtruction de ceux qui ſont à naître ; l'orgueil de ces derniers ſerait moins humilié de recevoir des leçons, & la voix de la vérité parviendrait alors impunément au pied des Trônes.

Les anciens poſſédaient une hiſtoire écrite de la main Royale d'un Juba. Nous avons vu de nos jours un Héros du Nord compoſer les Mémoires des Souverains de ſa maiſon ; & la liſte des Rois Hiſtoriens ſerait bien plus nombreuſe ; ſi, comme un moderne l'a inſinué, le droit d'écrire les annales de ſon

pays, était un privilege exclusif de la Couronne (*a*).

Un sujet a rarement le droit, & presque jamais le courage de dire toute vérité : ainsi, à cet égard, son Ouvrage a bien moins d'autorité que celui d'un Roi Historien.

Parmi les Ecrivains qui, sans être couronnés, sont hommes d'Etat, il faut encore examiner s'il n'ont pas un intérêt particulier à pervertir sur leur administrrtion l'opinion des siecles : quelque grand qu'on soit, on n'est jamais parfaite-

(*a*) Ce moderne va bien plus loin encore : » Plût à Dieu, dit-il, qu'il fût défendu à tout le » reste des hommes, sous peine d'être écorchés » vifs, d'entreprendre l'Histoire! » Voyez le livre qui a pour titre, *Des Vertus & des Vices de l'Histoire*, pag. 158. On ne s'attend pas à voir un Vertot, un de Thou & un Robertson condamnés au supplice de Marsyas.

ment désintéressé sur le récit public des événemens de sa vie ; & Cicéron n'aurait sûrement pas écrit l'histoire de son Consulat avec autant de vérité que celle de la Dictature de Camille, ou du Regne des Tarquins.

En général, un Républicain est plus fait que l'Esclave soudoyé d'un Despote pour citer tous les hommes qui ont vécu, au Tribunal des générations futures ; mais si ce Républicain est né l'ennemi des Rois, il est toujours tenté de raconter les crimes qu'ils peuvent exécuter, plutôt que ceux qu'ils exécutent.

Tacite, le sublime Tacite, n'est pas, à cet égard, exempt de tout reproche. Il a chargé le portrait odieux des monstres couronnés, sous

lesquels il vivait; & si son récit ne s'accordait pas d'ordinaire avec celui du froid Suétone, on serait tenté de regarder ses annales comme un roman philosophique, plutôt que comme l'histoire fidelle des Tibere & des Néron.

L'Historien des Hommes doit travailler autant qu'il le peut, sur les Mémoires des Auteurs contemporains : car le sfaits se dénaturent par l'éloignement des temps, comme les couleurs des objets par l'étendue des distances.

Mais l'autorité même d'un Historien contemporain doit être pesée dans les balances de la critique.

Polybe regardait comme infidelle l'Histoire de Timée, parce qu'il n'avait pas voyagé dans la Grece (*a*).

(*a*) *Histor.* Lib. 12.

La vie piquante de Charles XII, a essuyé de nos jours le même reproche, & ce reproche n'a cessé que lorsque Stanislas, qui avait parcouru la Pologne en Roi, écrivit pour confirmer la vérité de cette histoire.

Le même Polybe accusait Callisthene d'infidélité, parce qu'en rendant compte d'un combat entre Darius & Alexandre dont il avait été témoin, il avait interverti la langue de la tactique (*a*) ; Plutarque infirme pour la même raison le témoignage de la plupart des 300 Historiens qui écrivirent le récit de la bataille de Marathon.

(*a*) Voyez aussi sa critique de l'histoire de Fabius, parce que cet illustre Romain avait fait un mauvais choix dans les événemens de son tems, dont il rendait compte à sa patrie. *Hist.* lib. 3.

Je ferais moins fcrupuleux que Polybe & Plutarque. Que nous importent les vains détails d'un combat, puifque depuis Nemrod jufqu'à l'invention du canon, tous fe reffemblent? Ce font les réfultats des opérations militaires dont nous avons befoin, & non le récit minutieux des évolutions d'une phalange. La langue de la tactique eft bonne pour former des houfards, mais elle eft inutile à l'Hiftorien qui ne fe propofe que de peindre les hommes.

Les erreurs de géographie ont des fuites un peu plus importantes dans un Hiftorien que l'ignorance de la tactique; auffi je ne mets point pour la véracité dans le rang d'un Polybe ou d'un Xénophon, ce Quinte-Curce, qui fait venir le

Gange du midi, qui confond le Mont Taurus, avec le Caucase, & qui prend le Jaxarte pour le Tanaïs.

Et si je pardonnais à l'Historien d'Alexandre d'être un mauvais Géographe, je ne l'excuserais pas d'avoir osé justifier les débauches de son Héros avec Bagoas & Ephestion. Violer la morale est la plus grande des foiblesses dans tous les hommes ; mais en justifier l'infraction est un crime de leze-humanité dans un Historien.

Il me semble que quand on écrit une histoire contemporaine, il faudrait s'appuyer du suffrage des Héros que l'on met en scene. Polybe fit approuver la sienne par Scipion ; & parmi les modernes, Davila a pris le même soin à l'égard du Duc d'Epernon ; & l'Historien de

Charles XII, auprès d'un Roi, fait par ce Héros, & détrôné ensuite pour le bonheur de la Lorraine.

L'exacte impartialité étant la base de l'Histoire, il faudrait avant de porter son jugement sur les factions qui déchirent sa patrie, consulter les deux partis; ainsi agissait Thucydide; David Hume, parmi les modernes, a encore mieux fait; il a résumé & pesé les raisons des sectes, soit politiques, soit religieuses de l'Angleterre; & après avoir fait le rôle d'Avocat-Général, il a abandonné le jugement du procès au Lecteur.

Ce qui affaiblit un peu l'autorité des Histoires contemporaines, c'est cet enthousiasme adulateur, dont il est si difficile de se défendre, quand

on écrit la vie d'un homme célebre : on voit sans cesse Xénophon aux pieds de Cyrus, Eusebe à ceux de Constantin, & Eginhard à ceux de Charlemagne ; mais l'homme de génie fait agir ses Héros & les loue rarement : voilà peut-être pourquoi la postérité a élevé jusqu'au ciel les Héros de l'Iliade.

Cette adulation, dès que j'en apperçois les traces, m'indispose contre un Historien. J'ai voulu lire autrefois la vie de Charles-Quint, par l'Evêque de Pampelune Sandoval ; elle débute par une généalogie expliquée de pere en fils, depuis Adam jusqu'à cet Empereur, & j'ai jetté le livre après les premieres pages.

Mon ame se révolte bien plus, quand le Souverain qu'on ennivre

d'un encens adulateur, eſt le fléau des peuples qu'il gouverne. Le Héros de Velleius Paterculus. Qui le croirait? Eſt le farouche Tibere; quand après avoir lu le portait du tyran, tracé par cet Hiſtorien, on lit le récit de ſes crimes dans Tacite, on ne peut ſe défendre de regarder en pitié la nature humaine.

Je ne parle point ici du peu d'autorité que peut avoir un Ecrivain qui a la baſſeſſe de vendre ſon génie au deſpotiſme de la puiſſance qui le ſoudoie. Paul Jove ſe vantait, dit-on, d'avoir deux plumes, une d'argent pour le Prince qui payait ſon encens, & une de fer pour celui qui le dédaignait; mais la poſtérité a fait juſtice de ce ſecond Aretin,

en mettant dans l'oubli ſes ſatyres & ſes éloges (*a*).

Je n'étends pas plus loin cette critique des Hiſtoriens, parce qu'il entre dans mon plan de les faire connaître tous, à meſure que les peuples, dont ils ont parlé, paraîtront ſur la ſcene: je n'ai eu en vue ici que de poſer des principes, & de faire connaître au pub ic dans quel eſprit j'ai compoſé cet Ouvrage.

(*a*) Cet Evêque de Nocerre, avait dreſſé une banque où il vendait indiſtinctement à tout ce qui ſe préſentait de la gloire & des généalogies. Voſſius *de arte Hiſtor.* cap 9.

DES QUALITÉS

DE L'HISTOIRE.

QUAND on a long-tems réfléchi ſur le caractere des Hiſtoriens qui ne ſont plus, on eſt en droit d'exiger quelques qualités des Hiſtoriens qui ſont à naître.

La vérité eſt la baſe de toute hiſtoire ; un Ouvrage où elle eſt violée, fut-il d'un Tacite, n'en mérite pas plus le nom, qu'un tableau, fut-il de Vandick, ne mérite celui de portrait, lorſqu'il ne rend pas la reſſemblance.

Je regarde pour cette raiſon, l'Hiſtoire mêlée à la fiction, comme un Ouvrage contre nature : Lucien la comparoît à Hercule, revétu des

habits d'Omphale (*a*) ; ſaint Réal dans le ſiecle dernier, habilla ſon Marquis de Bedmar & ſon Dom Carlos en Omphale; voilà pourquoi ces deux Ouvrages ingénieux n'ont pas plus d'autorité en Hiſtoire que les romans de Longus & d'Héliodore.

La fiction eſt ſi eſſentiellement oppoſée à l'Hiſtoire, que le ſeul ſtyle empoulé d'un Hiſtorien Poëte, prévient contre la fidélité de ſon Ouvrage. Comment le déclamateur Florus, ayant à décrire l'expédition de Brutus en Luſitanie, a-t-il dit que ce grand homme *ne voulut jamais arrêter ſa courſe victorieuſe, qu'après avoir reconnu la chûte du ſoleil dans l'Océan, & entendu dans les flots le bruit de l'extinction de ſes feux* (*b*) ?

(*a*) Traité *de la maniere d'écrire l'Hiſtoire.*

(*b*) Lib. 2, cap. 17.

Assurément, l'Ecrivain qui fait entendre à Brutus le frémissement du soleil, qui s'éteint dans l'onde, comme un simple flambeau, n'est pas digne de le mettre en scene avec Cicéron, & de lui faire assassiner César.

On a dit qu'un Historien, pour être parfait, ne devait avoir ni patrie, ni religion; cette opinion produite par le Cynisme philosophique, mérite d'être discutée.

Il est incontestable qu'un Ecrivain qui justifie les désordres politiques de son pays (*a*), & les superstitions qui l'inondent, est le plus vil des gens de Lettres; il a trahi la morale.

(*a*) Cette erreur a échappé au judicieux Polybe; il a dit qu'*un Historien pouvait favoriser un peu sa patrie dans ses écrits, pourvu cependant qu'il n'en résultât pas un préjudice notable à la vérité.* Voyez *excerpt. valef.* pag. 31.

morale dont il étoit l'interprete; il a perverti les générations futures pour l'intérêt de quelques hommes, dévoués par leur caractere, à l'opprobre & à l'oubli.

C'eſt ici ſur-tout qu'il faut appliquer la grande maxime de Marc-Aurele, qu'on doit ſe ſacrifier pour ſon pere, ſon pere pour ſa patrie; & ſa patrie pour le genre humain.

Quoiqu'on ſoit membre d'une ſociété particuliere, il n'eſt point permis de bleſſer, pour maintenir ſon bonheur d'opinion, les loix de la ſociété univerſelle; il n'eſt pas permis, pour être citoyen, de ſe rendre coupable du crime de leze-humanité.

Après avoir poſé ces principes, on me permettra de ne pas leur donner un extenſion qui en pervertirait l'eſprit & en dégraderait l'uſage.

C'eſt un paradoxe que de ſuppoſer, qu'un homme peut aſſez s'anéantir lui-même, pour être ſans patrie & ſans religion ; cet homme aurait l'apathie parfaite de Zenon, & il n'a encore exiſté juſqu'ici que dans les livres des Philoſophes.

L'Ecrivain qui ſe dépouille le plus de tous les ſentimens de la nature, ſe crée preſque toujours une patrie & une divinité ; alors il reſte à examiner ſi on a le droit de renverſer nos Trônes & nos Autels, pour y ſubſtituer la république imaginaire de Platon & le dieu phantaſtique des intermondes d'Épicure.

Le Sage qui voit ſes concitoyens gémir ſous le double fléau de ſes Rois & de ſes Dieux, n'écrit point ſon hiſtoire.

Mais s'il prend la plume des Po-

lybe & des Tacite, c'eſt que ſon pays peut être heureux avec les loix qu'il tient de ſes peres, & le culte qu'il a adopté.

Dans cette hypotheſe, pourquoi exigerait-on de lui qu'il fit divorce avec ſa patrie & ſa religion ?

Si ſon gouvernement le rend heureux, pourquoi le cacherait-il aux autres nations qu'il a pour but d'inſtruire ?

Si ſon culte a vraiment ſa racine dans les cieux, pourquoi craindrait-il de le rendre univerſel ? Le Dieu qu'il regarde comme ſon pere, ne mérite-t-il pas d'être le pere de tous les hommes ?

On a donc abuſé du grand principe de l'impartialité, en exigeant d'un Hiſtorien qu'il fût ſans patrie & ſans religion.

L'idée que tout Hiſtorien doit avoir un but moral, me ſemble bien plus philoſophique. Quel pas l'eſpece humaine fera-t-elle vers ſa perfection, s'il ne réſulte pas des annales de tous les peuples, cette grande vérité, que la demence des guerres & les crimes de la politique n'ont jamais fait le bonheur de perſonne?

Toute hiſtoire qu'on pourrait analyſer comme la tragédie d'Atrée par ce vers odieux,

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits,

ferait le préſent le plus affreux fait aux hommes; il faudrait plaindre l'Auteur comme un inſenſé & anéantir l'ouvrage.

L'hiſtoire montre en face, l'homme, que la morale ne montre que

de profil : mais quand l'une & l'autre marchent d'un pas égal, l'homme tout entier est apprécié.

Il suit de cette maxime, que le tableau des mœurs doit être le principal objet du travail d'un Historien ; savoir à quelle époque un brigand en extermina un autre, pour être exterminé à son tour, pique peu la curiosité d'un homme éclairé ; mais au lieu de peindre le mouvement qui se fait sur la surface du globe, examiner celui qui se fait dans les esprits des peuples : marquer avec précision le principe de ce cycle perpétuel de siecles de lumieres & de siecles de barbarie : & ne rendre compte des grandes blessures faites à l'espece humaine, qu'en faisant pressentir le remede : voilà comment une histoire peut

devenir le livre de tous les peuples & de tous les âges.

Quant à la maniere d'écrire l'hiſtoire, ſi le lecteur a bien ſuivi le fil de mes principes, il pourra ſans moi achever ce chapitre.

Il y a une dialectique particuliere à l'hiſtoire qui ſans conduire tout-à-fait à la certitude des démonſtrations des Géometres, en approche aſſez pour diſtinguer la ſcience qui en réſulte, des frivoles calculs des probabilités : cette dialectique n'a point la marche pénible de celle de Locke, elle s'étudie en repliant ſon ame ſur elle-même, en liſant les Hiſtoriens & ſur-tout en étudiant les Hommes.

Un des points fondamentaux de cette dialectique, eſt de marcher

toujours entre le pyrhoniſme abſolu & la crédulité.

Dans la diſcuſſion des faits, il faut d'abord peſer tout au poids de la vraiſemblance ; un Ariſtobule offrit à Alexandre d'être l'Hiſtorien de ſes conquêtes, & le ſuivit à cet effet dans l'Inde ; mais le Prince voyant que dans un combat contre Porus, on lui faiſait tuer des éléphans à coups de fleches, jetta le livre dans l'Hydaſpe (a) : il ſentait qu'un fait auſſi abſurde pouvait conduire mille ans après, à douter qu'il eût vaincu Porus, & peut-être au bout de trente ſiecles, à douter s'il y avait eu un Alexandre.

(a) Lucien, *de la maniere d'écrire l'Hiſtoire.*

Quelquefois au reſte il ſuffit d'expoſer un fait invraiſemblable, pour en faire ſentir toute l'extravagance; les Rabbins qui ont écrit l'hiſtoire des faux Meſſies, prétendent que Barchochebas dans ſa fameuſe révolte, traîna après lui 200 mille hommes qui s'étaient coupés un doigt pour faire preuve de courage: ils ajoutent que, non content de ce trait de férocité, il publia qu'il n'enrollerait que ceux des Juifs qui pourraient arracher de leurs mains un cedre du Liban, & qu'il trouva encore 200 mille Hercules capables de cet exploit (*a*). La dialectique d'un Hiſtorien conſiſte ici à mettre

(*a*) Voyez Joh. à Lent. de *Judæorum Pſeudo-meſſiis*, pag. 10 & 11.

dans tous son jour cette extravagance sans l'avilir à la réfuter.

Quelquefois un fait, sans être évidemment contre nature, ne soutient pas le creuset de l'examen; qui croira, par exemple, Maffée, quand il dit qu'au siege de Diù, un Portugais n'ayant plus de balles, s'arracha les dents pour en charger son arquebuse (*a*)? Mais ici il faut réfuter le mensonge historique, ce que n'exigeait point la fable des Samsons de Barchochebas.

Quand on rencontre des contradictions entre les Historiens, il faut peser leurs personnes; on voit dans l'Enéide une apothéose d'Auguste, & dans Suétone un portrait odieux

(*a*) *Hist. des Indes Orient.* lib. 2.

de ce tyran. Aſſurément je ne compare point le grand Virgile au Secrétaire minutieux d'Adrien ; mais ici c'eſt Suétone qu'il faut croire & non le Poëte adulateur que l'aſſaſſin de Ciceron ſoudoyait, pour partager ſon immortalité.

Quelquefois un Hiſtorien eſt en contradiction avec lui-même : ainſi Procope, après avoir peint Juſtinien dans ſon hiſtoire comme le plus ſage des Souverains, le repréſente comme un tyran vil & odieux dans ſes anecdotes ; cette contradiction s'explique, d'abord parce qu'on ſent que la plume de Procope, dans l'ouvrage qu'il avouait, a dû être enchaînée par le deſpotiſme de ſon Souverain ; ainſi à cet égard le Juſtinien de l'hiſtoire, n'eſt pas ſi reſſemblant, que le Juſtinien des anec-

dotes ; mais quand enſuite on lit avec attention ces mêmes anecdotes ; quand on voit que c'eſt un libelle qui n'eſt jamais motivé, quand on y trouve que Juſtinien pourrait bien être fils d'un incube qui avait fécondé ſa mere, alors le préjugé en faveur de ce dernier ouvrage s'anéantit, & après avoir rejetté l'hiſtoire de Procope comme un monument d'adulation, ou rejette ſes anecdotes comme un monument de ſatyre.

C'eſt ainſi qu'on peut appliquer la dialectique de l'hiſtoire, à découvrir la vérité dans les Hiſtoriens.



DU PLAN
DE CET OUVRAGE.

ME voilà contraint à parler de moi-même : mais on me pardonnera peut-être mon égoïſme en faveur de ma briéveté.

Le Public ſait qu'il exiſte une foule d'Hiſtoires univerſelles, cependant il s'obſtine à en demander une autre : j'ai étudié le principe de ſes dégoûts ; j'ai tâché de concilier ſon jugement avec celui des ſiecles, & voici le plan où je me ſuis arrêté.



Cet Ouvrage ſera moins l'hiſtoire des Etats que l'hiſtoire des hommes. Elle ſera dégagée de tous les détails d'expéditions militaires, de tous les contes abſurdes & de toutes les

réflexions puériles, dont jufqu'ici l'exactitude minutieufe des Rédacteurs l'a furchargée. On fera enforte qu'elle foit réduite aux feuls faits qui peuvent éclairer l'efprit humain, ou piquer fa curiofité.

L'impoffibilité de conferver l'unité d'intérêt, en préfentant à la fois fur la fcene tous les peuples du monde, qui ne feraient liés ent r'eux que par le fil de la Chronologie, a fait préférer de traiter en particulier l'hiftoire de chaque Empire, depuis fon origine jufqu'à fa conquête. Rome feule fera exceptée, pour ne point diftraire l'attention fur cette République, qui a fait fervir fes armes & fes vertus à la conquête du monde. Alors l'hiftoire de tous les petits peuples fubjugués fera liée avec celle du peuple dominateur;

& le grand drame qu'a joué ſur la terre la patrie des Brutus & des Scipion ſera le ſeul où l'on admettra des épiſodes.

J'ai dit que l'hiſtoire de chaque Etat ſerait traitée ſéparément, mais ſeulement depuis ſon origine juſqu'à ſa conquête. En effet, l'ordre naturel des événemens ſerait trop ſouvent interverti, à l'égard des peuples étrangers, ſi on épuiſait l'hiſtoire d'un Empire dans le cours ſucceſſif de ſes révolutions. Il faut, par exemple, mettre un intervalle entre l'hiſtoire de l'Egypte ſous ſes Pharaons, & la même hiſtoire ſous les Succeſſeurs d'Alexandre. L'hiſtoire de la Perſe, ſous les Succeſſeurs de Cyrus, ne ſera point ſuivie du tableau de la domination des Rois Parthes, & encore moins de celui du deſpotiſme des Sophis.

Les Chinois feront le feul peuple dont je fuivrai l'hiftoire, depuis l'origine de fa civilifation jufqu'à nos jours : mais auffi c'eft le feul qui a conſervé quatre mille ans fon trône, fes mœurs & fes loix. Comme il tient également à tous les fiecles, je placerai fes annales après celles de Rome, & il fervira ainfi d'intermede naturel entre l'hiftoire ancienne & l'hiftoire moderne.

Afin de réunir les avantages d'une hiftoire qui préfente tous les peuples réunis, & ceux d'une hiftoire qui les offre ifolés, on fe propofe à chaque grande époque de jetter un coup d'œil rapide fur les caufes & les réfultats des révolutions des Empires. Ces époques, comme la prife de Troye, la fondation de Rome, la conquête de l'Amérique,

ſerviront à faire connaître au Lecteur l'ordonnance d'un tableau, dont jusqu'alors il n'avait apperçu que l'attitude des perſonnages. On n'avait point encore ſongé à faire marcher ainſi d'un pas égal l'Hiſtoire priſe en grand, & l'Hiſtoire ſuivie dans tous ſes détails.

L'homme de goût veut être inſtruit ſans qu'on lui montre avec oſtentation la peine qu'on prend pour l'inſtruire. Ainſi on lui épargnera les diſcuſſions de la Chronologie, les notes érudites & tout l'appareil de la ſcience. Cependant comme il ne doit pas marcher ſans guide, ſur-tout dans la nuit profonde de l'antiquité, on ſe propoſe de placer à la ſuite de l'hiſtoire de chaque peuple un abrégé de ſes Faſtes qui rétablira dans chaque événement

l'ordre des dattes, que l'intérêt de la narration aura ſouvent obligé d'intervertir.

Quant à l'appareil de l'érudition qu'on dérobe au Lecteur, pour qu'il s'inſtruiſe ſans ennui : comme il eſt très-important de convaincre le Public que cet Ouvrage n'a été compoſé que ſur les Livres oiginaux, on donnera dans la ſuite une notice des citations qui peuvent juſtifier nos travaux. Ce volume qui ne peut être parcouru que par les Gens de Lettres, ſera le dernier de cette collection, & aura pour titre, *Supplément à l'Hiſtoire des Hommes.*

Dans l'intention où l'on eſt de ne rien épargner pour rendre cette hiſtoire utile à tous les ordres de Lecteurs, on fera graver par les meilleurs Artiſtes, les Cartes Géogra-

phiques, les plans & même les figures néceſſaires à ſon intelligence.

Je voudrais parler encore du ſtyle qu'on a employé à la compoſition de cet Ouvrage, mais il ne m'appartient pas de prévenir le jugement de mes Maitres, & de croire digne d'éloge un ſtyle qui peut-être un jour aura beſoin d'Apologie.

En général il me ſemble que le ſtyle de l'hiſtoire doit ſe diſtinguer par ſa clarté, par ſon harmonie & par ſa préciſion.

Quelque étendue que ſoit la carriere que parcourt l'Hiſtorien des hommes, s'il ſait dans l'occaſion s'élever avec ſon ſujet, il évitera le reproche de languir dans les glaces de la monotonie.

Lucien qui a fait une eſpece de poétique de l'hiſtoire, à dit que

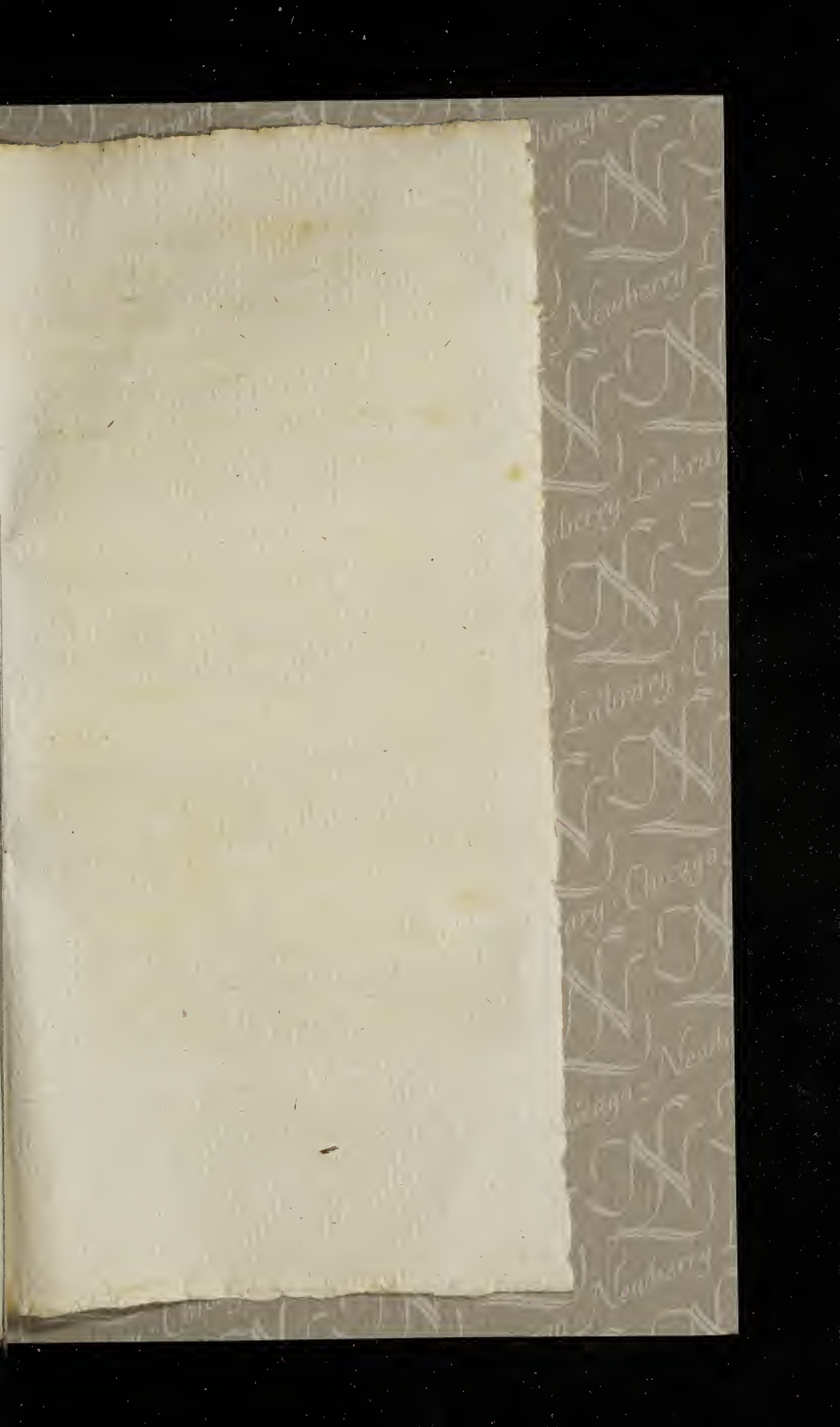
les figures recherchées ne convenaient que quand l'Ecrivain décrivait une Bataille, ou faisait prononcer à ses Héros des harangues: il ajoute que *telles sont les seules occasions où l'on peut enfler son style & déployer toutes les voiles de l'éloquence* (*a*). Nous n'aurons pas occasion *d'enfler notre style* & de *déployer nos voiles*, parce que nous ne nous proposons pas de décrire des batailles & de prononcer des harangues.

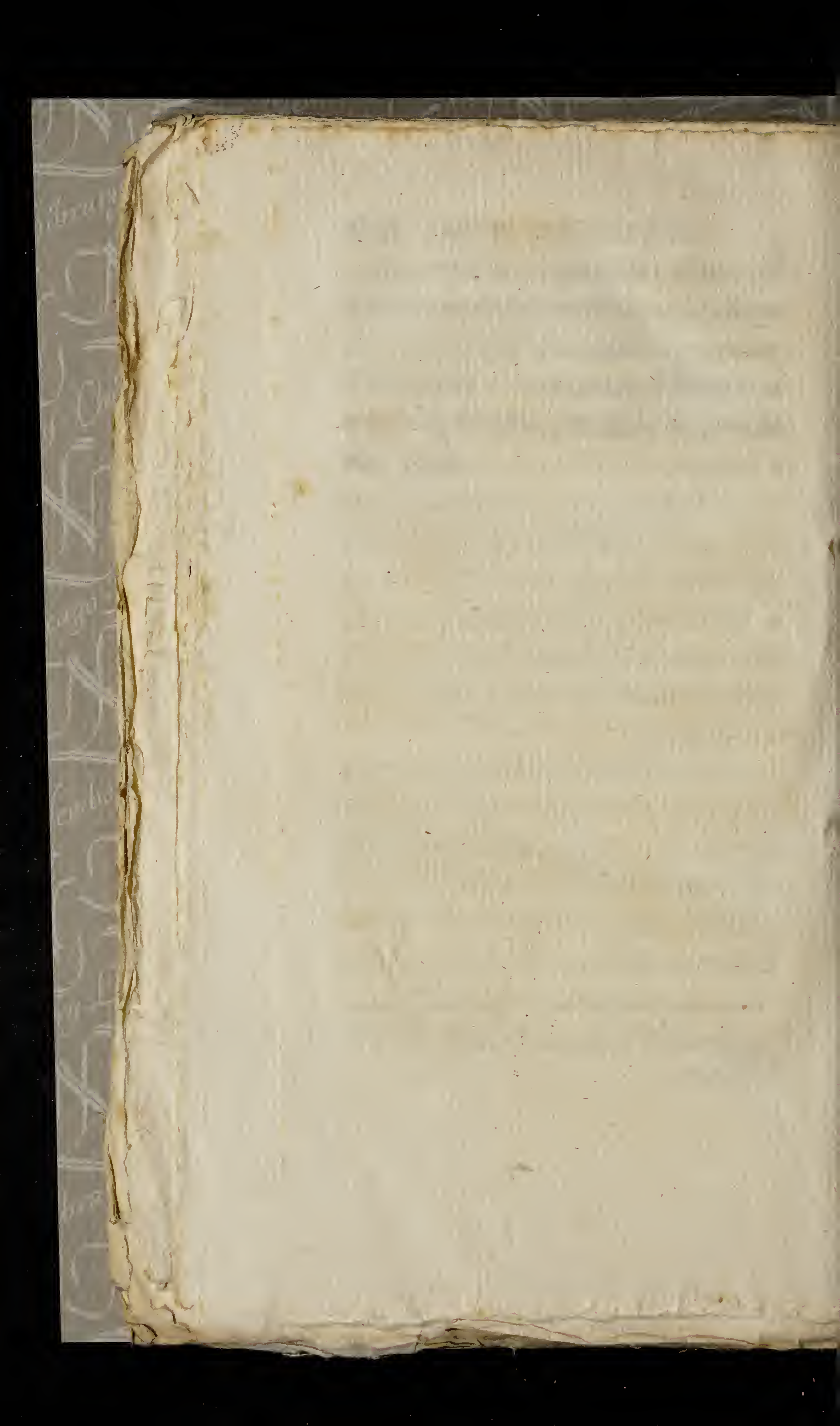
Il me paraît que le style le plus propre à l'Histoire est celui qui lui imprime une forme dramatique, qui échauffe l'ame du Lecteur, ou qui réveille son attention, en offrant à ses regards une galerie de tableaux.

(*a*) Traité *de la maniere dont il faut écrire l'Histoire.*



Au reſte la plupart des Gens de Lettres ont une opinion particuliere ſur le ſtyle qui convient à ce genre d'ouvrages : voyez les Hiſtoriens qu'on lit le plus, & alors le procès ſera jugé.






Newberry Library · Chicago